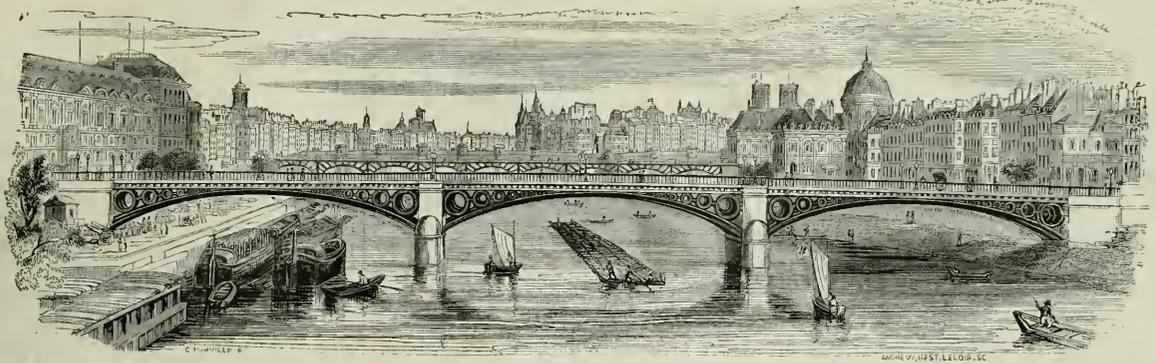


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 134. VOL. VI. — SAMEDI 7 FÉVRIER 1846
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 33 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Académie française. Réception de M. Alfred de Vigny. *Portrait de M. de Vigny.* — **Etablissements charitables pour l'enfance délaissée.** — **Histoire de la Semaine.** *Plan du combat naval de l'Obligado; Combat de l'Obligado.* — **Courrier de Paris.** *Jardin d'Alver aux Champs-Élysées.* — **Gilbert Gurney,** souvenirs d'un gentleman, par Théodore Hook. (Suite.) — **Promenades de Paris.** IV; le Palais-Royal. *Vue du côté de la place; Vue à vol d'oiseau; Chevrolet et Beauvais; Le garçon de café de la Rotonde; Le café de la Rotonde; Le canon de midi; Dîners à 2 francs; La galerie d'Orléans; Les artistes dramatiques de province attendant un engagement.* — **La brèche de daphné.** Nouvelle, par M. G. de Lavigne (Suite.) — **Les Brises lyonnaises,** suite de valse, par M. Bossquet. — **Académie des Sciences.** Compte rendu du 3^e trimestre de l'année 1845. — **Bulletin bibliographique.** — **Annales.** — **Entente universelle de la naissance de Pestalozzi.** *Deux Gravures.* — **Bébus.**

des deux écussons dans la même lice et de ces deux extrêmes qui allaient se toucher légitimait l'empressement de la belle société parisienne.

Indépendamment du personnel académique, rarement plus nombreux, on distinguait dans l'enceinte une foule de célébrités de tous les genres. La partie la plus charmante de l'auditoire se trouvait en majorité notable, et l'on peut dire que jamais toilettes ne furent mieux portées. La salle était étoilée de princes et de ducs; il y avait des marquises jusque dans les tribunes. Nous avons vu la charmante princesse Galitzin se tenant debout au pied du bureau comme un page en pénitence; madame la princesse de Craon a dû se contenter d'un tabouret. C'est ainsi que l'Académie justifie son titre de république... des lettres.

L'entrée de M. de Vigny a été saluée par les plus vifs ap-

plaudissements, l'auditoire acquittait ainsi la dette de son admiration et d'une sympathie déjà ancienne et dont le temps n'a pas affaibli l'ardeur. Il voulait peut-être aussi dédommager l'auteur de *Stello* et de *Chatterton* de l'attente un peu longue que l'aréopage lui avait fait subir et de cet ajournement qu'il avait imposé à la poésie en sa personne.

M. de Vigny a commencé son discours par une citation du moraliste pleine d'à-propos et de convenance : « Cette place parmi vous, a-t-il dit, il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni autorité, qui aient pu vous plier à me la donner ! je n'ai rien de toutes ces choses. Mes œuvres ont été toute la méditation que j'ai employée et que vous avez reçue, quel moyen de me repaître jamais d'avoir écrit. »

L'éloge de M. Etienne, de cet esprit aimable et facile qui obtint les plus grands succès dans les genres secondaires,

Académie française.

SÉANCE DE RÉCEPTION DE M. ALFRED DE VIGNY.

C'est Perrault, l'auteur de *Peau d'âne*, qui, le premier, imagina la solennité des réceptions académiques, par imitation sans doute de l'esprit d'apparat du grand roi et de la pompe de sa cour. A cette époque, le discours du récipiendaire n'avait point l'importance qu'on lui attribua plus tard; ses dimensions et sa portée surtout étaient des plus modestes. L'éloquence élevée et abondante d'un Bossuet se contentait de quelques pages de remerciement, le moraliste La Bruyère était plus laconique encore. Les réponses que l'Académie adressait à l'élu nouveau par l'organe de son directeur n'étaient pas moins réservées et concises. La plupart se distinguent par un ton de simplicité bienveillante et un tour aimable et fraternel. Voyez l'allocution de Racine à Thomas Corneille. L'ardeur d'investigation du dix-huitième siècle mit fin à cet âge d'or de l'Académie en y introduisant la dissertation et la controverse; on y prononça des harangues comme en Sorbonne, et bientôt le discours de réception de Voltaire traitant de l'universalité de la langue française mit à la mode l'esprit de généralisation et de propagande littéraire. Les orateurs académiques commencèrent dès lors à faire dans leurs discours ce qu'ont fait depuis nos idées et nos armes : le tour du monde. Mais telle était la curiosité inoffensive des esprits, que cette évocation de toutes les questions, et sur tous les points de l'intelligence humaine, n'éveillait dans le sein de l'Académie aucune polémique en dehors et au delà du domaine littéraire. Il y avait des théories et pas de systèmes; le débat des doctrines ne couvrait pas celui des intérêts. Ce n'est que de nos jours que la politique devait venir s'asseoir dans le sanctuaire des lettres, et s'y ménager une autre tribune.

Bien ou mal, il faut s'y soumettre; c'est une nécessité de notre temps, et il est incontestable d'abord que cette communion intellectuelle des esprits les plus distingués du pays assure à l'Académie une force et une importance plus grandes. Comment ne point reconnaître aussi que le mélange et le rapprochement de tous les deux contemporains dans le même olympique prêtent aux séances un attrait et un charme de plus ?

Imaginez, par exemple, M. Ancelot ou M. Patein recevant, jeudi dernier, M. de Vigny. Voyez-vous le vandéville chargé de faire accueil à la poésie, et le professeur de Sorbonne prenant la mesure du roman historique! Le contraste s'accuse déjà, d'accord, mais qu'offre-t-il de piquant et d'inattendu ? Puisque décidément l'Académie est devenue une sorte d'arène, et que le public est convié à ses réceptions comme à un tournoi, puisque dans cette passe d'armes le récipiendaire doit courir la bagne et briser une dernière lance, ne faut-il pas lui choisir un champion digne de lui, et balancer les armes ? L'illustration toute littéraire, jusqu'à présent, de M. de Vigny sollicitait l'illustration toute politique de M. Molé. Jamais on ne combattit sous des bannières plus opposées, et le spectacle



(M. Alfred de Vigny, de l'Académie française.)

qui préféra aux plus graves travaux par des chansons et à qui il fut donné de pouvoir montrer jusqu'au bout (tant l'esprit est de privilèges !) le galoubet du vandéville et de l'opéra-comique sous la toge du législateur; l'éloge de cet homme rare qui sut rendre la légèreté imposante et la gravité de la vie d'Etienne, il a composé un tissu magnifique, trop beau peut-être, sur lequel son imagination a jeté la plus éclatante broderie. Pour nous servir d'une de ses comparaisons, les pierres précieuses de ses lèvres comme de celles de la fée. L'écueil des natures généreuses c'est la bienveillance, et il faut laisser aux critiques chagrins le soin de chicaner M. de Vigny sur la ressemblance du portrait qu'il a tracé. Il n'y a que les grands peintres qui s'entendent à embellir leurs modèles.

Le portrait du publiciste est un morceau de circonstance que l'on a beaucoup applaudi et qui trouvera sa place ici.

« Il porte (le publiciste) sur tous les points sa parole et ses

écrits, il aspire non-seulement à la direction des affaires, mais à celle de l'intelligence publique, et il tient moins à la perfection et à la durée de son œuvre qu'à son action immédiate. Son esprit est agile et prime-sautier, son émotion ardente, sa volonté énergique, ses vues soudaines et pratiques. La presse et la tribune sont ses forces. Une farime unique ne saurait lui suffire. Il faut que les masses l'écoutent, et y prennent plaisir; que, par ses écrits courts et rôtis, il amène à lui leurs intérêts légitimes et leurs passions généreuses avant que sa dialectique les enchaîne. Forcé de plaider chaque jour et de gagner la cause de son idée ou de son autorité par devant la nation, pour obtenir d'elle les armes nécessaires au combat du lendemain, il faut que sa science ait des anneaux inimmobles pour fier dans ses détours tant d'intelligences diverses. Dans tout ce qui se dispute sur la vie d'un peuple il faut que charme de ses notions soit présente; il sait d'avance que sa gloire sera proportionnée au souvenir que laisseront les événements qu'il a suscités ou accomplis. Que son époque soit grande par lui, c'est tout ce qu'il veut, bien assuré que,

pour parler d'elle, il faudra la nommer de son nom, et que rien ne pourra briser l'ameur d'or qu'il apporte à la chaîne des grandes choses et des faits mémorables. »

La fin de ces discours, qui ne devaient plus retracer seulement le via d'un homme mais s'élever à l'appréciation d'une époque, tant en attestant la souplesse, l'étendue et la fermeté du talent de M. de Vigny, allait éveiller la critique sur ses idées et ses opinions, et ce n'est pas notre faute, si en examinant la réponse de M. le comte Molé, nous condamnons notre lecteur dans les détails, les pièges et les détours d'un procès de tendance.

M. le comte Molé, que ses flatteurs (étrange flatterie) ont surnommé le premier diplomate de l'Europe depuis la mort de M. de Talleyrand, est un homme d'Etat distingué, un esprit grave et judicieux, une intelligence pratique d'un ordre élevé, on vante la distinction de ses manières et l'urbanité de son accueil; mais, s'il faut en croire des témoignages qui lui sont moins favorables (et nous n'en invoquons point d'autre ici que le texte de sa réplique), M. le comte Molé cédait dans l'occasion à d'étranges susceptibilités. M. Molé s'est fait une religion de ses impressions et de ses souvenirs. Serviteur honoré et honorable de plusieurs régimes, on ne peut nier qu'il ne s'entende à donner à son obéissance un air de dignité et même de grandeur. Par ses traditions de famille, autant que par ses travaux et les habitudes de toute sa vie, M. le comte Molé appartient à la cause du pouvoir; jusque dans l'opposition il est gouvernemental. Quoiqu'il ait été ministre représentatif, l'auteur des *Essais de morale et de politique*, élevé sous l'empire et nourri de ses maximes, réprouve certaines manifestations indépendantes que la liberté actuelle autorise. M. Molé n'aime pas à voir les grandes questions sociales posées ou débattues en dehors du cercle des grands pouvoirs. C'est pourquoi les livres d'imagination dans lesquels ces questions sont sciennement évoquées par leur auteur lui plaisent peu. Il ne les aime guère, par raison d'Etat. Une pareille aversion n'expose pas seulement l'esprit à de grandes méprises, elle lui rend le discernement, elle le bute dans le parti-pris et le rend sévère jusqu'à l'injustice, elle ajoute l'aigreux aux avertissements et met du fiel dans toutes les paroles.

M. le comte Molé, dans sa réplique, a méconnu complètement le caractère, les intentions et les sentiments de M. Alfred de Vigny; on serait tenté de croire qu'il n'a pas compris la nature du talent qu'il s'était chargé d'apprécier, et qu'il n'en avait pas lu les œuvres. Aux yeux du directeur de l'Académie, le récipiendaire n'a égaré ni les hommes ni les dieux dans ses écrits, et la voix de tous les yeux devrait s'élever contre ses fictions. Nous avons vu le moment où M. Molé, emporté par les éclats d'une chaleur peut-être un peu facile, allait faire la théorie de la fable, poser les limites du fantastique, et proposer la suppression de la poésie par amendement. « Vous La Roche, écrivait l'évêque de Lombes à Pétrarque, n'est qu'un fantôme d'imagination sur lequel vous exercez votre muse. » Ces simples paroles eussent été bien plus justement appliquées à l'auteur de *Stello* et de *Cinq-Mars* que tout l'échafaudage de critiques malveillantes élevé à si grands frais par M. Molé.

Le noble pair, qui est plein de mesure, dit-on, dans la vie publique, et qui sait, quand il le veut, déployer cette politesse bienveillante et nuancée dont il a doté M. Etienne, a oublié que ces qualités ne sont jamais plus de circonstance et d'à-propos qu'au sein de l'Académie, et que la charge qu'il remplissait en ce jour solennel lui imposait comme un devoir. Pour mieux faire sentir sans doute à son auditoire qu'il obéissait à la racine d'on ne sait quel grief personnel, M. Molé a entamé l'éloge des vivants et des morts, il n'avait réservé ses fondres et ses colères qu'aux ouvrages du récipiendaire.

Il a débüté par un tribut d'admiration très-justement payé à la mémoire de M. Royer-Collard, et de ce sage moderne qui s'est permis de dire (M. Molé l'aurait-il oublié?) qu'il y avait eu depuis quarante ans une grande école d'immoralité ouverte publiquement en France, celle des événements. Il a repris ensuite l'éloge d'Etienne et tancé le récipiendaire de ce qu'il s'était cru autorisé à dire de la représentation de *l'Intrigante*, d'après le témoignage de deux témoins oculaires encore vivants; de là, M. Molé est arrivé au chapitre de sa profession de foi littéraire, très-dédaigneux pour notre temps, comme on s'en doute, qu'il a assimilé à l'époque de la décadence des lettres latines, sans toutefois étendre le désavantage du parallèle jusqu'aux ministres et gouvernements contemporains; car évidemment il n'y a que la littérature qui rappelle un peu, et même beaucoup, les temps du Bas-Empire. Il n'est personnellement qu'un partage la préférence de M. le directeur pour la littérature du siècle de Louis XIV; mais il faut convenir que cette flagellation des vivants avec les œuvres des morts a été faite bien souvent à l'Académie.

Ensuite, M. Molé a refait l'apothéose du cardinal de Richelieu à propos de *Cinq-Mars*; et à propos d'une toute petite nouvelle, la *Cause de jone*, il a voulu rétablir l'empire, dont la gloire, ce nous semble, n'est pas déchu, témoin le beau travail de M. Thiers, en faveur duquel l'auteur, se replaçait cette fois sur son véritable terrain, a fait cette déclaration qui aura du retentissement dans sa bouche: « La France et l'Empire lisent avidement cette *Histoire du Consulat et de l'Empire*, dont un livre consacré au concordat offre le tableau le plus fidèle et le plus complet des négociations et des rapports de l'empereur avec le pape. »

Il était impossible cependant que l'esprit élevé de M. Molé ne se lassât pas un peu du rôle ingrat qu'il s'était imposé et qu'il ne tentât pas d'en sortir et de se montrer plus juste et plus miséricordieux; ce moment a été court, et nous devons le signaler. Sans annuler tout à fait la conception première du personnage de Chatterton, l'exécution et la mise en œuvre du roman et du drame ont trouvé grâce à ses yeux.

« Les deux caractères de Chatterton et de Kelly-Jell, a-t-il dit à l'auteur, sont une création pleine d'art et de charme qui vous appartient entièrement. Rien ne leur ressemble, pas

même ce qui les rappelle, comme Gilbert, Werther, René lui-même et toute cette famille si attachante d'âmes et d'esprits malades qui remontent jusqu'à J. J. Rousseau. Au delà du dix-huitième siècle, on ne retrouve plus leur trace. Ils appartiennent, croyez-moi, à des générations amolies, à une civilisation éteinte où l'homme, s'absorbant en lui-même ou s'apitoyant sur sa propre destinée, s'isole de ses semblables et concentre toute son existence dans une stérile et plaintif orgueil. »

Mais pourquoi, dans cet heureux retour à une justice un peu tardive, M. le comte Molé s'est-il arrêté si vite? Il n'a rien dit d'*Eloa* et de *Moïse*, de ces deux poèmes d'une inspiration si élevée et d'une exécution si délicate et si achevée; productions d'un talent si jeune alors et déjà si précoce, et qui restèrent, croyons-nous, comme les deux plus beaux joyaux de la couronne académique de M. de Vigny.

En finissant, comment ne point s'abîmer impu du spectacle étrange et regrettable qui a offert cette séance? Voilà deux ou trois fois déjà que des directeurs se font hautement et à un public les exécuteurs de leurs confrères. Dans l'intérêt de la dignité de l'Académie, ne serait-il pas temps qu'elle se retournât dans ces sentiments de bienveillance et de confraternité qui, en lui conciliaient l'estime générale, assurent à chacun de ses membres la considération qui lui est due. Malheureusement, nous ne l'espérons guère, et témoins, l'auteur nous, des applaudissements qui ont accueilli, même sur les bancs académiques, les traits les plus acérés de la harangue de M. le directeur, nous pensons involontairement à ce matin génie, dont Voltaire parle dans *Zadig*, lequel avait à ses côtés une foule de génies secondaires qui lui criaient sans cesse: *Il aura raison!* et lui répétaient ce refrain: *« Ah! combien monseigneur doit être content de lui-même! »*

Etablissements charitables pour l'enfance délaissée.

Dans notre précédent article nous avons parcouru rapidement les divers établissements fondés par des associations charitables en faveur de jeunes filles orphelines ou délaissées. Ceux qui sont ouverts aux jeunes garçons sont moins nombreux; mais leur organisation et leurs ressources sont à peu de chose près les mêmes; tantôt ce sont de véritables pensionnats qui se chargent exclusivement des pupilles; tantôt l'association se contente de secourir et de surveiller ses jeunes protégés.

Plusieurs de ces associations embrassent les deux sexes dans leurs précédents bienfaits. Dans ce nombre, nous devons mentionner l'*Association des fabricants et artisans pour l'adoption des orphelins*. Cette œuvre, qui compte déjà 15 années d'existence, avait à sa charge, à la fin de 1845, 71 orphelins ou orphelines, et 81 à la fin de 1846. Elle les place dans d'honnêtes familles, les met en apprentissage, les entretient, les surveille jusqu'à ce qu'ils puissent se suffire à eux-mêmes. La dépense s'élève de 20 à 25 mille francs par an. Pour se procurer des ressources suffisantes, l'association emploie tous les moyens, ventes, souscriptions, loteries, concerts, etc. L'administration vient à son secours par une subvention.

L'*Asile Fénelon*, fondé par M. Fabié Dubau, repose sur le même principe; il reçoit les enfants des deux sexes. Les petits garçons sont établis à Veauvignot (Seine-et-Oise), les petites filles à Maisons-Alfort, depuis le 1^{er} octobre 1844.

La maison d'Alfort reçoit 100 petites filles; celle de Veauvignot compte 118 petits garçons, de tout âge, depuis trois ans jusqu'à douze. Mais les plus âgés, à partir de huit ans, sont séparés des plus jeunes qui réclament des soins plus minutieux et plus assidus. Au reste, tous sont l'objet d'une continue surveillance. Un médecin visite chaque jour l'établissement; un instituteur primaire y réside, et dirige l'instruction des élèves de la première catégorie, au nombre de 80. Les sœurs, attachées à l'asile, s'occupent de l'éducation des plus jeunes.

La position de l'asile Fénelon était bien précaire. Les recettes ne s'élevaient qu'à 22,500 francs, et les dépenses excédaient 60,000 fr. Le généreux fondateur, M. Fabié Dubau, a dû en payer la plus grande partie de ses propres deniers; mais sa fortune s'est épuisée. Il faut espérer que le produit de la loterie de bienfaisance entreprise au profit de cet asile, assurera son existence à l'avenir.

La plus ancienne des associations formées pour venir en aide à un secours des jeunes garçons délaissés, est la *Société des jeunes orphelins apprentis*. Elle s'est organisée il y a vingt-deux ans.

Elle a eu pendant l'année 1844, 125 orphelins à sa charge. Pour subvenir à la dépense qu'entraînent ces nombreux pupilles, l'association puise à toutes les sources. Des quêteuses, des sermons, une loterie, les dons accordés par les collèges de Paris, les subventions administratives, ont élevé ses ressources à près de 40,000 francs en 1845.

La *Société des amis de l'enfance* se propose le même but que la précédente, et prend les mêmes moyens. Elle choisit ses protégés parmi les orphelins, les enfants abandonnés, et ceux que leur famille est hors d'état d'élever. Les enfants sont reçus dès l'âge de huit ans. La société donne des secours à domicile pour ceux de ses pupilles qui peuvent sans inconvénient rester dans le sein de leur famille. Elle place les autres, et principalement les orphelins, à la colonie agricole du Ménil-Saint-Firmin, dans la maison de Saint-Nicolas, rue de Vaugirard, ou dans la maison d'apprentissage des frères de la doctrine chrétienne, rue Saint-Etienne, 6. Le nombre de ses pupilles est de 150; ses recettes se sont élevées à près de 55,000 francs.

La maison dirigée par les frères, rue Saint-Etienne, qui reçoit les pupilles de cette société, reçoit également ceux de l'*Œuvre des apprentis et des ouvriers*. Cette œuvre ne paraît pas avoir pour but de soutenir entièrement les pupilles qu'elle

adopte; elle les secourt seulement, les aide, les récompense. Ses protégés s'élevaient actuellement à plus de 700. Ses dépenses atteignent 25,000 francs produit, comme toujours, de quêtes, loteries, subventions administratives, etc.

Nous avons déjà parlé de la colonie agricole du Ménil-Saint-Firmin. Cette colonie a été fondée par la *Société d'adoption pour les enfants trouvés et orphelins pauvres*, qui a choisi pour placer ses pupilles la ferme de ce nom, située près de Breteuil (Oise). Mais l'insuffisance des bâtiments n'a pu lui permettre d'y admettre plus de 55 jeunes colonies. Elle est obligée de faire construire de nouveaux corps de logis. Des subventions administratives, des quêtes et des souscriptions privées ont élevé ses ressources, en 1844, à près de 52,000 fr.

Une autre colonie agricole, qui a pris un développement bien plus considérable, est celle de *Petit-Bourg*, fondée en 1845 par la *Société de patronage pour les jeunes garçons pauvres du département de la Seine*. Cette colonie compte actuellement 122 jeunes enfants. Depuis sa fondation, elle a reçu de la bienfaisance publique et privée plus de 110,000 fr. et dépensé plus de 96,000 fr. Au reste, l'ouverture de l'immense loterie, organisée à son profit, a déjà trop attiré sur elle l'attention publique pour que nous ayons besoin d'en parler davantage.

Nous n'avons encore passé en revue que les associations formées en faveur des jeunes garçons que leur abandon ou leur misère signalait à la commisération publique. D'autres ont songé à ceux qui, devenus comptables, devaient être relevés des suites d'une première faute, et détournés de la voie funeste où, tombés si jeunes, ils auraient persévéré sans doute, si une charité pieuse ne venait à leur secours. Nous ne parlerons pas de la colonie de Meltray, déjà bien connue et qui sort de notre cadre; nous indiquerons seulement la *Société de patronage pour les jeunes garçons libres*.

Cette société exerce sa surveillance sur plus de 500 jeunes garçons, dont la plupart sont privés de protecteurs naturels, et ce patronage efficace a porté ses fruits. Sans doute on a eu encore à déplorer quelques récidives; mais elles n'ont été que de 7 1/2 sur le nombre total des patronés, et cette proportion, bien faible en comparaison de ce qui se passe malheureusement ailleurs, donne la meilleure idée de l'influence moralisante qu'exerce la société sur ses jeunes protégés. Les dépenses atteignent près de 28,000 fr.

Nous terminerons ici ce rapide examen que nous aurions pu sans doute prolonger encore. Nous avons omis peut-être de mentionner des établissements qui auraient pu trouver place dans cet article, mais il ne nous a pas été permis, faute de documents, d'apprécier convenablement leur situation réelle; d'autres existent probablement sans que nous en ayons connaissance. Fondés par une bienfaisance pieuse, ils n'ont point cru devoir attirer sur eux l'attention.

C'est un malheur. Le précepte divin, que la main droite doit ignorer ce que donne la main gauche, n'est pas fait pour ces utiles institutions qui profitent à la société entière, et qui ne peuvent vivre que de la bienfaisance de tous. Que le nom des charitables fondateurs restent cachés, et la religion de l'humanité sera observée; mais aussi quel œuvre soit connue pour que le but soit entièrement rempli.

Au reste, les associations que nous avons signalées dans cet article soutiennent environ 5,500 orphelins ou enfants délaissés des deux sexes, et prélèvent plus de 600,000 fr. sur la charité publique. C'est une assez belle offrande de la bienfaisance parisienne.

Histoire de la Semaine.

Nous nous sommes arrêté, dans notre dernier bulletin, à la discussion du quatrième paragraphe, qui, se rapportant aux différentes lois dont la présentation est annoncée, appelle le débat sur la question universitaire et sur les ordonnances de M. de Salvandy. MM. de Carné et Béchard, qui ne dissimulent nullement leur peu de sympathie pour l'Université, ont rendu hommage aux louables intentions qui ont dicté les ordonnances nouvelles. L'appui de pareils avocats a fourni un argument aux auteurs qui regardaient l'influence et l'action de l'Université comme compromises par la révolution que M. le ministre de l'instruction publique vient de lui faire subir.

M. Thiers est monté à la tribune après deux jours de débats assez traînants. Il a commencé par s'étonner que sur neuf ministres qui se sont succédé depuis 1850 un département de l'instruction publique, le ministre actuel fut le seul qui eût éprouvé le besoin, pour s'affranchir d'une intolérable tutelle, de bouleverser la législation universitaire. Il a exposé ensuite, avec une admirable lucidité, l'organisation que nous ont léguée la révolution et l'empire; il a montré l'unité judiciaire garantie par l'établissement de la cour de cassation; l'unité administrative par le conseil d'Etat; l'unité d'enseignement par le conseil royal de l'Université. Il a exprimé la crainte que, ce dernier conseil étant dénué, presque dissous, l'enseignement tout entier ne fût désorganisé en France. C'est de l'évidence même des contradictions qui entachent la prétendue restauration par M. de Salvandy du décret de 1818, et qui laissent dépourvue de sanction et d'autorité l'existence actuelle du corps universitaire, que M. Thiers a tiré la preuve de la nécessité d'une loi. Il est entré avec la même habileté dans un nouvel ordre de démonstrations, en faisant voir combien le conseil de treize membres, dont vingt sont révocables chaque année, et ne forment par conséquent qu'une commission ministérielle, se prêterait difficilement aux attributions qui lui sont dévolues.

Après ce discours, qui a captivé l'assemblée, M. Dupin l'aîné a résumé les principaux points du débat, et réclamé hautement la présentation d'une loi. Il a terminé en signalant la gravité des circonstances dans lesquelles l'Etat, sur la foi d'une trêve dont on se croit en possession, se trouve dans une situation, semblait imprudemment vouloir désarmer.

M. Guizot a résolu de mettre de côté toute la suite d'arguments à l'aide desquels son collègue de l'instruction publique avait essayé de présenter la mesure nouvelle comme une mesure toute spontanée, longuement réfléchie, uniquement destinée à fortifier le corps enseignant, à lui rendre une situation légale et à l'affranchir de la tyrannie du conseil royal. Il a été droit au fait et il a dit : Une lettre vive, déplorable, qui a eu son retentissement jusque dans les Chambres, a éclaté entre le clergé et l'Université. Celle-ci, il est vrai, n'a fait que se défendre; le conseil royal engagé dans ce conflit, n'a eu, il est vrai, aucun tort à se reprocher, mais il a excité des méfiances; de ce jour-là, le gouvernement a dit par le sein de ce conseil la main et les regards; de ce jour-là, nous avons compris que, pour arriver à une pacification désirable, il était de notre devoir de changer les conditions d'existence du conseil. Le sens vrai des ordonnances du 7 décembre le voilà : nous avons voulu dominer la lutte, le réduire à une question de gouvernement, faire, en un mot, un acte de prévoyance politique. M. Guizot a ensuite entretenu la Chambre de ses négociations avec Rome, des influences qu'il avait cru devoir mettre en avant, pour se dispenser de recourir à l'autorité de la loi et pour obtenir la dissolution de l'Institut des jésuites en France; il est convenu que l'action de ces influences avait été fort lente; il a dit et répété que le gouvernement ne montrerait aucune impatience, qu'il accorderait du temps, beaucoup de temps.

M. Thiers a tenu à bien préciser la situation du ministère. Il est remonté à la tribune pour déterminer les points sur lesquels le principal ministre était d'accord avec l'opposition, et constater nettement le caractère de ses déclarations et la tendance de ses actes. A chaque interrogation, M. Guizot répondait par un geste d'assentiment. Quand M. Thiers a dit : Vous reconnaissez que le conseil royal n'a point donné une direction irrégulière aux études, qu'il n'a point été tyrannique, qu'il n'est point intervenu violemment dans la lutte élevée entre l'Université et le clergé; cependant, c'est à l'occasion de cette lutte, et parce que le conseil a excité des méfiances que vous l'avez dissous.—Oui, a répondu M. Guizot. — C'est bien, a répliqué l'orateur, au milieu d'un profond silence; je prends acte de vos aveux; l'avenir, un avenir prochain prononcera entre nous.

M. Guizot a déclaré qu'en effet, si ses prévisions étaient trompées, si l'apaisement des esprits n'était point le résultat de sa politique, cette politique serait une faute, mais qu'il l'acceptait sans réserve et le renvoyait à l'avenir. — Le débat s'est terminé sans autre conclusion.

Le lendemain la question du Texas et les relations de la France avec l'Angleterre et les Etats-Unis ont fourni à M. Berryer l'occasion de reproches adressés au cabinet. Selon l'orateur, le gouvernement français est intervenu au Texas de la manière la plus malheureuse et la plus inopportune à la suite du cabinet de Londres; de même aussi à Montevideo, à Madagascar, partout, après avoir méconnu ou dédaigné les griefs de nos nationaux et les intérêts de la patrie, on s'est décidé, quand l'Angleterre a eu elle-même des intérêts à protéger ou des offenses à punir. Une réponse de M. Guizot a fourni à M. Berryer l'occasion d'une chaleureuse réplique, mais néanmoins l'amendement qu'il proposait a été rejeté par 254 boules contre 156.

Le même paragraphe et la même question ont fourni texte à une discussion nouvelle et à un amendement nouveau. On a entendu M. de Rémusat, son auteur, et M. Thiers. Ce dernier orateur a été dans cette occasion plus logique, plus pressant et plus incisif que jamais; M. de Rémusat a été élevé et animé. Mais l'amendement à eu le sort de celui de M. Berryer, et 255 voix contre 165 l'ont repoussé.

Est venue ensuite la discussion sur la convention du 29 mai 1845 substituée au droit de visite. M. Billault, dans un discours très-complet, et soigneusement étudié, s'est efforcé d'établir que la faute dominante, capitale, de cet arrangement, est qu'on a été infidèle à la pratique constante de la France, qui a voulu en tous les temps ces deux choses : la mer librement ouverte et la sécurité garantie à tous les pavillons. Au droit de visite on a laissé substituer le droit de vérifier la sûreté des pavillons, réclamé depuis longtemps par l'Angleterre, refusé par l'Amérique et déplorablement consenti par la France.—MM. Levasseur, Vivien et Dupin ont aussi manifesté leurs inquiétudes. MM. de Peyronnet, Hébert et Leray ont au contraire applaudi à la convention. Enfin un amendement proposé par M. Billault a été rejeté par 217 voix contre 144.

La discussion s'est ensuite engagée sur les affaires de la Plata et de Madagascar.

RELÈVE OFFICIEL DE L'IMPORTATION EN FRANCE. — L'état comparatif des marchandises étrangères importées en France pendant les années 1845, 1844 et 1843 vient d'être publié par le *Moniteur*. Nous remarquons les résultats suivants :

Les droits perçus, en 1845, se sont élevés à 151,795,160; ils avaient été de 152,114,261 en 1844, et de 115,776,725 en 1843.

La diminution de 1845 sur 1844 provient de ce que les droits sur les céréales qui avaient donné 9,651,272 en 1844, n'ont rapporté que 4,569,844 fr. en 1845.

La plupart des autres articles ont donné des augmentations; le coton, la fonte, les graines oléagineuses, la houille, l'huile d'olive, la laine, les sucrés, sont de ce nombre. Il y a eu diminution sur les fils de lin et de chanvre, le saindou, l'indigo et les salpêtres.

CONVENTION COMMERCIALE AVEC LA BELGIQUE. — La note suivante a paru dans un journal belge et a été reproduite par les autres feuilles de Bruxelles : « Maintenant que la convention commerciale conclue avec la France est ratifiée, rien ne s'oppose plus à sa communication aux Chambres. On pense donc que la présentation du projet de loi de sanction aura lieu vers la fin de la semaine prochaine. Il est probable que la présentation d'un projet semblable aux Chambres françaises suivra d'assez près, car, par suite de la disposition introduite l'année dernière dans la loi de douanes sur la proposition de

M. Lestibondois, la nouvelle convention doit être sanctionnée par la législature avant de pouvoir être mise à exécution. »

RIO DE LA PLATA. — Les escadres combinées ont forcé, le 20 novembre, après un combat sanglant qui a duré neuf heures, le passage de la rivière au point appelé l'OBLAGADO, où Rosas avait concentré de puissants moyens de résistance. Quatre fortes batteries armées de vingt-quatre pièces de gros calibre étaient établies sur la rive droite. La rivière était barrée par vingt-quatre bâtiments reliés ensemble par des chaînes de fer. A l'une des extrémités de cette ligne entre les 5^e et 4^e bâtiments, étaient disposés dix brûlots; à l'autre extrémité se trouvait le brick le *Républicain*, de nombreux canonniers garnissaient les batteries, et 4,000 hommes, infanterie et cavalerie, étaient postés de manière à pouvoir s'opposer à toute tentative de débarquement. Pour surmonter ces obstacles évidemment élevés par des ingénieurs européens et combinés selon toutes les règles de l'art, les alliés disposaient des forces suivantes :

Navires français : le *Fulton* (vapeur), capitaine Mazères; l'*Expéditive*, corvette, capitaine Muir; le *Pandour*, brick, capitaine Duparcq; le *Procida*, brigantin, capitaine Lavièvre; et le *Saint-Martin*, navire capturé devant Montevideo et monté par le capitaine de vaisseau Tréhouart, commandant les forces françaises.

Navires anglais : *Gorgon* et *Firebrand* (deux vapeurs), capitaine Hope; le *Comus*, corvette, capitaine Ingfield; *Philomel*, brick, capitaine Sullivan; le *Dolphin*, capitaine Levings; la *Fanny*, brigantin, capitaine Key; le capitaine de vaisseau Hotham, commandant les forces anglaises, montait le vapeur le *Fulton*.

L'escadrille combinée ne pouvait pas mettre à terre plus de 7 à 800 hommes, et l'on se souvient que les batteries de Rosas étaient soutenues par quatre mille fantassins ou cavaliers.

Ce combat nous a coûté dix-huit morts, dont un officier, M. Michard, du *Saint-Martin*, et soixante-dix blessés, parmi lesquels MM. Hello, du *Saint-Martin*, de Véry, du *Pandour*, Simoneau, de l'*Expéditive*, et Daviel du *Fulton*. Aux Anglais il en a coûté dix morts, dont deux officiers, et vingt-cinq blessés.

Le *Courrier du Brésil* du 15 décembre rend ainsi compte de ce combat.

« Dans la matinée du 20, aussitôt qu'il fit jour, les forces combinées se formèrent en trois divisions pour l'attaque. La première, sous les ordres du capitaine Sullivan, composée de la *Philomèle*, de l'*Expéditive* et des schooners *Fanny* et *Procida*, reçut l'ordre de prendre position vers le sud de la rivière, à un peu-dessus des batteries, à 700 mètres de distance, de manière à les prendre en écharpe. Cette mesure s'exécuta parfaitement, et le feu commença immédiatement de part et d'autre.

« La 2^e division, sous les ordres du capitaine Tréhouart, composée du *Saint-Martin*, du *Comus*, du *Pandour* et du *Dolphin*, prit position vers le nord, tout près des 24 navires qui barraient la rivière, et devant les batteries à la distance de 700 mètres. Cette division devint attaquer les batteries, et le *Républicain*, dont le feu les prenait en enfilade. Malheureusement pendant que le *Saint-Martin* était à l'ancre, le vent manquant aux bâtiments qui le suivaient, le brick fut longtemps exposé au feu des batteries; ce feu fut dirigé contre lui avec autant plus de furie qu'il avait été reconnu pour l'un des bâtiments de l'escadre de Buenos-Ayres capturé devant Montevideo. Cependant les généreux efforts du *Dolphin* pour se rapprocher réussirent à donner de l'assistance au *Saint-Martin* par la diversion que fit son artillerie, et parce que le feu de l'ennemi commença à se tourner contre le *Dolphin*. Le *Saint-Martin* avait déjà des deux sens officiers et plusieurs hommes de son équipage grièvement blessés. Le *Comus* et le *Pandour* étaient venus prendre position aussi près que la rive le permettait, ainsi que le *Fulton* et le *Procida*, auxquels le capitaine Tréhouart avait fait le signal de rallier. L'affaire continua avec énergie de part et d'autre. Bien que l'ennemi partageât son feu entre ses adversaires, il était visible que sa cause grandit furie, pendant toute l'affaire était dirigée contre le *Saint-Martin*.

« Le *Saint-Martin* eut bientôt 44 hommes hors de combat, deux pièces démontées, ses agrès détruits, ses mâts prêts à tomber, le grand mât seul avait reçu 11 boulets. Malgré tous ces désavantages, il continua à combattre vigoureusement lorsqu'un autre coup frappa son câble et força enfin ce vaisseau à quitter sa position. Au même instant une bombe, lancée par le *Dolphin*, mit le feu au *Républicain*, qui sauta bientôt après. L'ennemi lança alors ses brûlots; mais ils furent entrainés par le courant, et ne produisirent pas l'effet qu'il en espérait. La troisième division, sous les ordres du capitaine Hotham, composée de la *Gorgone* et du *Firebrand* (le *Fulton* s'était joint à la seconde division), s'était tenue en observation à la distance de 1,500 mètres de la batterie la plus éloignée, lançant de là des projectiles creux dans toutes les directions. Le capitaine Hope du *Firebrand* s'avança dans son canot au milieu du feu pour briser les chaînes qui unissaient l'estacade. Son intrépidité fut couronnée du plus heureux succès. Les chaînes furent rompues, la violence du vent fit ouvrir la ligne des bâtiments qui formaient l'estacade.

« Le *Fulton* en profita sur-le-champ pour passer à travers cette ligne et se poster beaucoup plus haut, de manière à croiser les feux avec ceux de la première division.

« Ce fut à ce moment que le capitaine Tréhouart, quittant le *Saint-Martin*, qui était totalement hors d'état de continuer son service, vint à bord de la *Gorgone* pour se concerter avec son collègue le capitaine Hotham. De là il passa à l'*Expéditive*, et fit le signal d'annoncer au *Pandour* et au *Procida*. Il ordonna alors à ces trois vaisseaux de s'éloigner à une portée de six-à-dix toises des batteries, sur lesquelles ils venaient d'être tirés de mitraille. La corvette *Comus* accourut promptement pour soutenir cette intrépidité manœuvre. En même temps, le capitaine Hotham débarqua avec beaucoup d'habileté et de vigueur 523 soldats anglais. Cette tentative audacieuse des deux

commandants, exécutée avec autant de bravoure que de succès, mit fin à la résistance de l'ennemi et décida la journée.

« Le premier détachement anglais, sous les ordres du capitaine Sullivan, avait été, en mettant pied à terre, reçu par un feu bien nourri de mousqueterie, parti d'un bois où l'ennemi était embusqué; mais à l'arrivée du reste des troupes, commandées par le lieutenant Hindle, l'ennemi prit bientôt la fuite, malgré les efforts de la cavalerie, qui chargeait et massacrait sans pitié les fuyards. Le capitaine Tréhouart, ayant également abordé avec ses hommes, rejoignit bientôt après les Anglais, et prit possession des batteries, où l'ennemi cessa de faire résistance.

« Dans la matinée du 22, de nouvelles forces descendirent à terre et achevèrent la destruction des batteries; les affûts furent détruits et les canons brisés ou jetés dans la rivière. On ne tarda que 10 pièces de bronze qui furent placées à bord de l'escadre combinée. Toute cette journée les forces alliées restèrent à terre sans être le moins du monde inquiétées.

« Ce fut au moment le plus chaud de ce remarquable engagement que le capitaine Hotham écrivit à son collègue le capitaine Tréhouart les mots suivants, mots également honorables pour celui qui les écrivait et celui à qui ils étaient adressés : « Si le titre de brave a jamais été mérité, c'est par vous et vos équipages. » — L'engagement avec les batteries commença à dix heures du matin et dura jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Pendant tout ce temps, le feu ne discontinua pas un seul instant. Le débarquement et la destruction des ouvrages de l'ennemi eurent lieu le 5 à sept heures du soir. « Le *Fulton* a reçu 104 boulets, et le *Dolphin* 107; le *Saint-Martin* a été littéralement criblé; le capitaine Tréhouart n'avait plus qu'un officier à son bord; la moitié de ses hommes, 44 sur 96, ont été mis hors de combat. »

« La perte du côté des Buenos-Ayriens a été de 800 à 1,000 hommes. Le général Mancilla, qui commandait, et le colonel Orespo ont été blessés. Parmi les tués, on comptait le général Arzargary et le commodore Craig, Anglais au service de Rosas. Les Anglais et Français blessés, conduits à Montevideo, ont été traités avec le plus grand soin. Le lieutenant français Michaud a été enterré avec les honneurs militaires. Son convoi a été suivi par le baron Deflandis, M. Gore Ouseley, les amiraux Ingfield et Laine, les ministres d'Etat et la majeure partie des notables. — Le combat d'Obliagado ne sera probablement pas le dernier que les forces combinées de France et d'Angleterre auront à soutenir contre Rosas. Nous traversons dans une lettre écrite à la fin du mois d'octobre à bord d'un de nos bâtiments, que les revolutaires lentes de la Plata avaient fait connaître que Rosas s'occupait de fortifier trois points principaux; l'un, celui qui a été enlevé, à l'endroit où la rivière se divise en plusieurs affluents; l'autre, au lieu dit *Santa-Croce*, sur le bras droit du Paraná, qui s'étend parallèlement à l'Uruguay, et le troisième sur la partie de la rivière qui conduit à Santiago.

ANGLETERRE. — M. Peel a développé son plan de réforme sur les domanes.

Les produits étrangers sur lesquels il propose de réduire les droits sont nombreux et importants, et beaucoup intéressent le commerce français.

Ainsi le droit sur les soieries, qui était de 50 0/0 et qui, dans son application, s'élevait même souvent à 50 0/0 jusqu'à 145 0/0, comme l'a fait remarquer le ministre, serait réduit à 15 0/0. Les tissus de coton et de laine, et les toiles payeraient aussi des droits moindres, plusieurs seraient même libres à l'entrée. Le papier à tenture, qui est imposé à 1 sh. ne payerait plus que 2 d. par yard carré. Les droits sur les métaux travaillés n'excéderaient plus 10 0/0. Les voitures payeraient 10 0/0 au lieu de 20; les cuirs préparés seraient affranchis de droit; on réduirait les droits sur les chaussures de moitié.

Le droit sur les alcools étrangers serait abaissé de 22 sh. 10 à galon à 15 sh.

La seconde partie du plan de M. Peel embrasse les denrées alimentaires. Il supprime ou réduit beaucoup les droits des graines, houillons, beurre, fromage, lard, bœuf salé, pommes de terre, légumes. Il affranchit de tout droit l'entrée du bétail étranger. Enfin, il arrive à la forme qui soulève contre lui le plus d'opposition, celle des grains.

Il ne demande pas une révocation immédiate des droits, il ne propose leur suppression totale que dans trois ans. En attendant il présente une échelle graduée sur les prix moyens.

Lorsque le blé aura dépassé le prix moyen de 55 sh., le droit établi un droit permanent de 4 sh., au-dessus de 55 sh. le droit s'élève graduellement jusqu'à 10 sh., qui correspondront au prix moyen de 48 sh. et au-dessous.

En ce moment, le prix moyen est de 56 sh. 8 d. et le droit de 16 sh.; d'après le plan de sir Robert Peel, il y aurait une réduction immédiate du droit de 16 à 4 sh.; mais il est probable que l'adoption de la mesure ferait baisser le prix moyen, et le droit serait alors plus élevé.

En compensation du sacrifice imposé aux agriculteurs, le ministre propose de supprimer certaines charges locales qui pesent sur la terre, et les dépenses que le produit de ces charges sert à acquitter seraient payées par le trésor public.

Ces réformes sont larges et libérales; elles doivent apporter dans les relations extérieures de la Grande-Bretagne des modifications importantes, et il sera curieux d'observer l'effet qu'elles auront sur l'industrie de ce pays.

Mais avant tout, il s'agit de savoir si le plan de sir Robert Peel n'éprouvera pas d'altération essentielle avant d'être sanctionné par le parlement.

Culbert, le chef de la Ligue contre la législation des céréales, a tenu à manifester publiquement son opinion à l'égard du plan de sir Robert Peel. Dans une lettre qu'il adresse à Londres aux fermiers du Royaume-Uni, il fait, par anticipation, le tableau des secousses que produira, selon lui, la mise à exécution du nouveau système. Chaque transition produite par l'abaissement nouveau du droit amènera, dit-il, une pa-

nique. La cause, c'est qu'il y aura changement dans la situation des fermiers, sans que ce changement soit délimité, puisqu'un terme de trois ans est fixé pour l'abolition totale. En un mot, comme on devait s'y attendre, Galdon se prononce pour l'abolition immédiate, non seulement dans l'intérêt du principe qu'il défend, mais aussi dans l'intérêt des classes agricoles qui n'auraient, en ce cas, qu'une seule secousse à subir. Aussi, sa conclusion est-elle que les fermiers doivent s'occuper sans retard de manifester et de faire triompher leur opposition à la partie transitoire du projet ministériel.

ÉTATS-UNIS. — Les nouvelles des États-Unis vont jusqu'au 14. Elles ont produit une sensation fâcheuse à Londres. Le discours de M. Quincy Adams a exalté le parti de la guerre. La discussion continuait dans les deux chambres. Il est probable qu'avant de prendre aucune résolution définitive, les Américains voudront savoir ce qu'on pense de la question de l'Orégon dans le parlement d'Angleterre.

ESPAGNE. — Les ministres ont capitulé devant le manifeste contre la candidature du comte de Trapani. Après avoir d'abord menacé de destituer les signataires de ce manifeste, puis de dissoudre les cortès si l'on donnait suite à cette fantaisie inconstitutionnelle (c'est la propre expression du président du conseil), le général Narvaez a donné les plus humbles explications à la majorité.

« Le gouvernement, a-t-il dit, n'a jamais eu la pensée de soustraire à l'examen des cortès la question du mariage. Rien ne sera conclu sans l'aveu du congrès. Si les chambres n'étaient pas assemblées lorsque S. M. aura manifesté son choix, on les convoquerait; si la session touchait à son terme, on la prolongerait par une prorogation. Voilà pour le principe. Quant au fait, les ministres n'ont d'engagement d'aucune espèce envers aucun candidat. La reine est libre d'assurer son bonheur par un choix, selon son cœur; si le bonheur de S. M. exigeait qu'elle épousât un prince africain, ses conseillers n'y feraient aucun obstacle. »

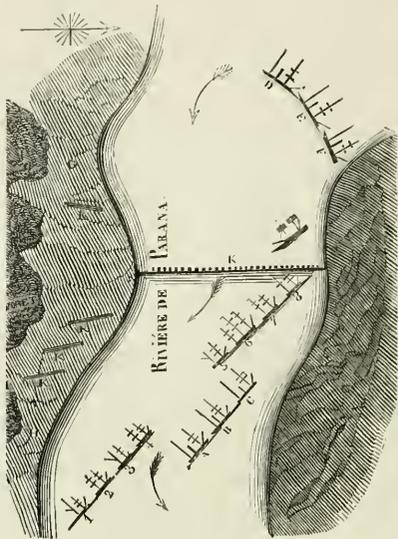
ÉTATS-PONTIFICAUX. — Le pape a tenu, le 19 janvier, au Vatican, un consistoire dans lequel ont été proclamés cardinaux :

M. Guillaume-Henri de Carvalho, patriarche de Lisbonne, né à Coimbra le 10 février 1795;

M. Sixte Riario Sforza, archevêque de Naples, né à Naples le 5 décembre 1805;

M. Joseph Bernet, archevêque d'Aix, né à Saint-Flour le 4 septembre 1770.

DÉSASTRES. — Le steamboat *Belle-Zone*, en descendant le Mississipi pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, a frappé sur



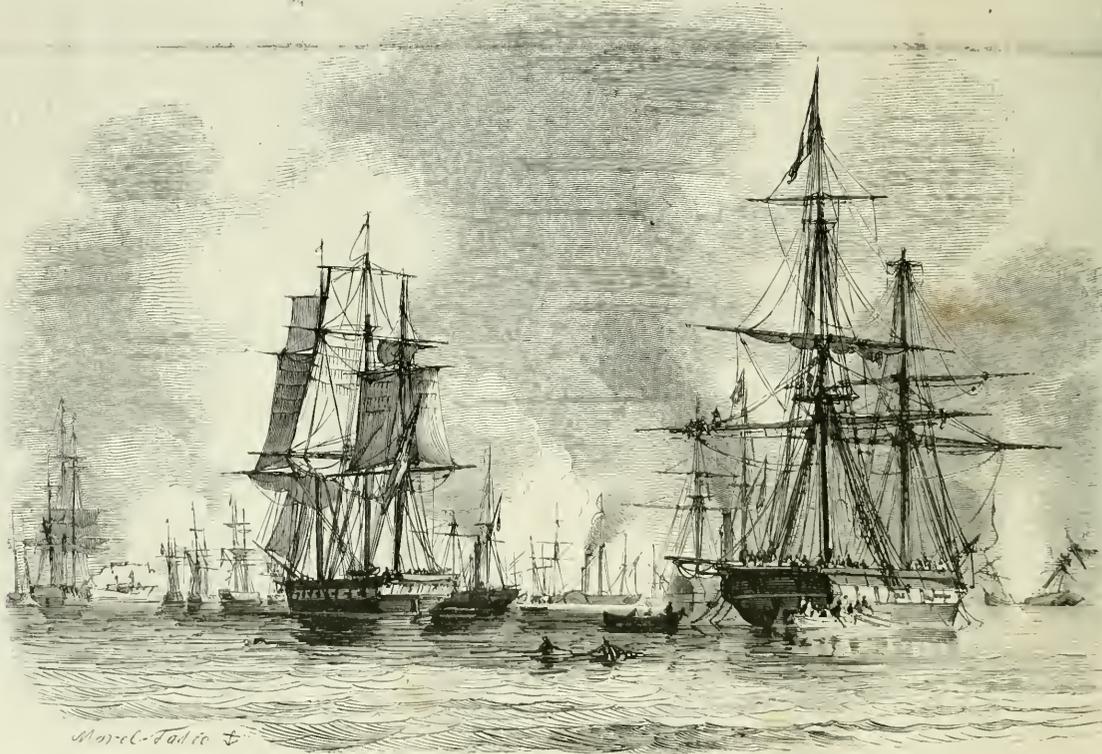
(Plan du combat naval de l'Obligado.)

K. Batteries de Buenos-Ayres, brick canonier *Republicano*, et barrage par 24 bâtiments solidement attachés.
 1. *Prociida*, français; 2. *Philomel*, anglais; 3. *Fansny*, anglais; 4. *L'Espédatrice*, français; 5. *Pandour*, français; 6. *Comus*, anglais; 7. *Saint-Martin*, français; 8. *Dolphin*, anglais.
 A. *Gorgon*; B. *Firebrand*; C. *Fulton*, dans leur position avant que le barrage fût franchi. — D. E. F. Position des mêmes bâtiments après que le barrage eut été franchi. — G. Point de débarquement des Français. — H. Point de débarquement des Anglais.

un chocot, dans la nuit du 18 décembre, à environ douze milles au-dessous de la *Riviere Blanche*. Le choc fut si violent, que le pont des canotiers se détacha de la coque du bâtiment. Il était environ minuit, et le temps était extrêmement froid. Les passagers, au nombre de 90, étaient tous couchés, et la dislocation du bateau fut si prompte, que ceux qui purent se sauver eurent à peine le temps de se jeter une couverture sur les épaules. Cinquante d'entre eux périrent; quelques-uns n'étant parvenus à gagner la rive que pour y mourir de froid, un autre steamboat, le *Diamond*, arriva heureusement à temps pour recueillir ceux qui avaient survécu à ce désastre. On ne connaissait pas les noms des cinquante cadavres trouvés gelés, à l'exception d'un, M. Bouen de Zanesville, qui a péri avec sa femme et son enfant. Quatre autres dames qui se trouvaient à bord ont été sauvées.

— On écrit d'Avignon, le 25 janvier : « La salle de spectacle de notre ville vient d'être la proie des flammes. L'incendie s'est déclaré aujourd'hui, à dix heures du matin. Avant midi, il ne restait plus de cet édifice élégant et d'assez récente construction que les quatre murs; malgré la promptitude des secours, tout a été consumé en un clin d'œil. La violence et l'activité du feu ont été telles que le concierge, qui se trouvait dans l'intérieur du théâtre, n'a pu regagner la porte; il est tombé asphyxié par la fumée, et quelques instants après, son cadavre a été trouvé carbonisé. Un musicien, qui, dans l'espoir de sauver son instrument, avait eu l'imprudence de pénétrer dans la salle, n'a échappé à la mort que par miracle; on assure qu'il n'est pas encore hors de danger. »

NECROLOGIE. — *Le National* a consacré ces lignes bien senties à une mort vivement regrettable : « M. Maximo Garro, ministre plénipotentiaire du Mexique auprès du gouvernement français, vient de mourir à Paris à la suite d'une longue maladie, à l'âge de cinquante cinq ans. Quoique nous ayons eu malheureusement plus d'une occasion d'exprimer nos regrets au sujet de l'accueil souvent peu libéral fait à nos compatriotes par le peuple mexicain et par son gouvernement, il ne nous est jamais venu à la pensée d'en rendre responsable l'homme d'élite qui les représentait ici depuis plusieurs années. C'était du moins, de la part du gouvernement mexicain, un acte de bon sens que de conserver à M. Maximo Garro la mission dont il était chargé, car si jamais homme fut capable de la bien remplir par son intelligence, ses idées généreuses et élevées, c'était celui dont nous avons à déplorer la perte aujourd'hui. Sa mort n'excitera pas moins de regrets en France qu'au Mexique. Tous ceux qui l'ont connu dans sa carrière publique et privée ont apprécié les qualités



Combat naval de l'Obligado, livré le 20 novembre 1815.

aimables et solides de cet étranger qui aimait tant la France, qui s'associait avec toute la chaleur d'une âme généreuse aux sentiments et aux idées du peuple français; non que ces idées

eussent assez d'influence sur lui pour refroidir l'amour qu'il portait à son pays, dont il défendait les intérêts avec autant de vigueur que d'indépendance, mais il comprenait qu'elles

pourraient un jour réconcler le sol de sa patrie, et c'est cette noble pensée qui, jusqu'au dernier moment, a soutenu cet homme de bien dans sa carrière si pénible et si tôt interrompue.

Courrier de Paris.

La semaine a été charmante et pleine d'enchantements, il y en a pour tous les goûts, pour tous les âges et pour toutes les conditions. Sans parler du bal, qui est à l'état de permanence et du concert qui commence à élever la voix, la tribune a déchaîné toutes ses tempêtes et l'Opéra ses saturnales, la Bourse a été très-courue et le Palais très-fréquenté, l'Académie a eu son élévation, et les écoliers leur saint-Charlemagne. Bienheureuse semaine! Que de fêtes, de fleurs et de sourires; quelles actions et que de paroles! Comme on a sauté et chanté et comme on a discuté! Voilà huit jours que les femmes n'ont pas quitté leur guirlande et les hommes leur habit noir. On ne songe qu'à s'amuser et à se marier, car le mariage n'a pas été l'épousé le moins intéressant de notre huitaine.

L'hymen a promené son flambeau dans tous les quartiers de Paris, le club a été conquis par le salon, la paire s'est mariée avec la linance, la diplomatie a conduit l'Opéra à l'autel, l'Angleterre a présenté l'anneau nuptial à la France. Comme développement et preuve du sommaire précédent, nous dirons que lord B. épouse Mlle Pauline G., M. le duc de Guiche s'unit à Mlle Fould, M. le duc d'Osenna donne son nom à Mlle de Roissy, de l'Opéra, et Mlle Volet, des Variétés, devient baronne. Décidément le théâtre se range; « un châteaueu et son cœur, » tel est le cri de toutes ces dames de la campagne;

à leurs yeux, la plus belle couronne dramatique ne vaut pas la plus simple couronne d'orange. Nous voilà revenus au temps où les princes et les marquis épousaient des bergères... d'opéra-comique. C'est ainsi qu'une charmante fauvette, mademoiselle Annette Lebrun, nous est revenue tout récemment d'Italie en possession d'un marquisat. Pour peu que cette rage dure, et elle durera, il faudra blasonner le chant et donner des armoiries à tout le corps de ballet.

Au milieu de ces bénédictions, on a vu cependant un scandale, toujours au sujet d'un mariage. Il y a eu grand remue-ménage au Théâtre-Italien, à propos du *Matrimonio segreto*. Que l'Erato ultramontaine se voile la face pendant notre récit! Jamais, au grand jamais la muse n'avait reçu pareil outrage dans son temple. L'outrage est venu de haut et n'en est que plus sensible.

Le matin de ce jour néfaste l'affiche avait annoncé le *Matrimonio segreto*, et une indisposition subite de Lablache voulut que, le soir venu, on y substituât la *Sonambula*. Aussitôt grande colère. Le beau monde des Italiens pourrait-il jurer patiemment la moindre atteinte portée à ses plaisirs? Mille cris de mécontentement couvrirent bientôt les premiers accords de l'orchestre, l'orage grondait principalement dans les hautes régions, c'est-à-dire au balcon et dans les loges où

l'abonné à l'année vient prendre sa part de plaisir hebdomadaire. Au milieu de cette effervescence, voilà le rideau levé et l'explosion a lieu. Quelle métamorphose! et tant de fiel et de courroux entre-t-il dans l'âme des dilettantes? Les doux regards, les enivrants sourires, les minauderies et les languissements ont disparu; toute cette foule parée et toujours charmante, même dans la colère, crie, se démeine et s'excite au tumulte. Les yeux étincellent, les lèvres palissent, la coquetterie montre le poing, l'éclat des toilettes ajoute à l'étrangeté de la scène, c'est une émeute ornée de dentelles et de diamants. Comment l'apaiser? Un parlementaire se présente et commence une harangue minique qu'il est obligé d'interrompre brusquement. L'insurrection crie: *Vatel*, et n'obtient que madame Persiani; c'est alors que l'exaspération est au comble, de jolies mains se dégagent et cherchent des projectiles; on dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux, nos belles merveilleuses s'armer de boulets rouges sous forme d'orange, le fruit doré tombe de toutes parts dru et serré comme la pomme de Normandie pointée par les artilleurs en blouse de Funambules. Grâce à ce supplément d'indignation la salle prend un faux air de marché napolitain. M. Vatel continue plus que jamais à ne faire aucune espèce d'apparition et pousse vers la rampe M. le commissaire de police paré de



(Jardin d'hiver aux Champs-Élysées.)

son écharpe. Les oranges menacent de tout gâter. M. le commissaire lâche le grand mot d'évacuation et donne lui-même l'exemple en se réfugiant dans la coulisse.

Cependant les munitions s'étaient épuisées entre les mains des révoltés; dans la crainte d'un plus grand désastre, et redoutant sans doute que tous ces charmants furieux ne vissent à s'utiliser eux-mêmes comme projectiles, M. Vatel se décida enfin à se montrer. « Que va-t-il nous chanter? » se demanda l'auditoire. — *La Sonambula!* répondit le directeur, en faisant vibrer sa corde la plus aigue. — Lablache! Lablache *for ever!* répliquèrent les assistants de plus belle. — Mais il a une extinction de voix! » L'argument avait de la force, et il ferma la bouche à tout le monde; le moyen de s'insurger à propos d'une extinction de voix, et de continuer la guerre contre un enrouement! L'ordre se rétablit, mais il était dix heures, et la représentation commença au moment même où d'ordinaire elle se termine.

L'anecdote colportée dans vingt salons y fit pour le moment une heureuse diversion aux divertissements assez monotones de la soirée et du bal, et y varia un peu le motif de la conversation condamnée à rouler dans le même cercle d'aphorismes louangeurs et d'observations barométriques. — Hier, la fête de M. Hope était magnifique, mais celle de M. James de Rothschild, sera plus belle demain. — Il fait bien chaud ce soir, mais samedi prochain, on étouffait positivement au bal de la liste civile, et bien certainement on étouffera demain chez madame Pozzo di Borgo.

Madame de Staël disait: « Je n'aime pas les bals, le corps y fait plus de frais que l'esprit. » Ne pourrait-on pas, en présence des soirées d'aujourd'hui, ajouter une variante à la sentence, et le bal qui, par ses étourdissements, vous donne le vertige et vous ôte la faculté de penser, n'enlève-t-il pas bien souvent jusqu'à la faculté de se mouvoir. A quel exercice salutaire voulez-vous que se livrent une vingtaine de jambes concentrées dans l'espace d'un pied carré? Le moyen de converser au milieu de la cohue et comment s'entendre au sein du bruit et de la confusion? Les personnes auxquelles vous vous adressez ne sont pas celles qui vous écoutent, et vous répondez à ceux qui ne vous ont rien dit. La plupart des bals, et ce sont justement les plus beaux et les plus courus, vous condamnent à l'immobilité du soldat russe au port d'armes, l'éclat des lumières vous éblouit et vous aveugle, la chaleur vous asphyxie, le bruit vous donne des vertiges et la foule vous paralyse. Sortons-en donc et allons prendre l'air aux Champs-Élysées, au jardin d'hiver qui vient de s'ouvrir.

Un poète vénitien, Lamberti, a écrit un assez joli petit poème sur les quatre saisons de l'année. La muse de Coleridge et celle de notre Saint-Lambert n'ont pas dérogé à consulter la sienne. Pour ce Vénitien bucolique, la vie d'hiver à la ville est une longue nuit d'ivresse, d'étourdissement et de bruit qui commence à midi et ne s'éteint qu'à l'aurore, quand elle s'éteint. L'hiver est la saison des grandes toilettes et des courtes visites, des chuchotements, des coups d'œil furtifs, des coups d'archet, des médisances et des entrechats. Le

printemps est une causerie de Philis au clair de la lune, c'est la saison des soupirs et des confidences, des oiseaux et des ruisseaux, la fête éternelle des cœurs et des fleurs.

Le Jardin d'hiver va réaliser pour la population parisienne ce rêve du poète, et souffler un printemps perpétuel dans la capitale. Sa situation est admirable, et elle était marquée d'avance aux Champs-Élysées. Dès l'entrée, le printemps s'annonce par ses fidèles haleines, et vous conduit, sans plus de délai, au beau milieu de l'empire de Flore. Les murs encadrent des massifs de verdure, les sentiers sont garnis d'arbustes en pleine floraison, vous marchez de surprise en surprise et de fleurs en fleurs, les touffes de dahlias succèdent à celles de rhododendrons, il y a des bosquets de camélias, des moissons de jasmins et des collines de roses. Un bassin creusé dans le roc, tapissé de pervenches, complète l'illusion par son babillage. Au dehors, c'est-à-dire à vingt toises de là, le vent siffle, la rafale mugit et la pluie fonette, mais ici, la température est égale, l'air doux et embaumé, le printemps est en cage, sous une voûte de verre, et l'empire de Flore garantit l'intégrité de ses frontières au moyen de tuyaux et de calorifères.

Indépendamment de cette grande serre, où les promeneurs et les amateurs trouvent, comme les plantes, protection contre l'incléance de l'hiver, d'autres serres réchauffent dans leur sein la nombreuse famille des plantes frileuses et exotiques, et leur tiennent lieu de la patrie absente et du soleil natal. Les oliviers de Malte, les bananiers de l'Inde, les pal-

miers de la Syrie ou du Brésil, toutes les plantes bizarres des tropiques, les fleurs les plus délicates et les plus fragiles naissent, croissent et se multiplient comme par enchantement. N'oublions pas la serre de multiplication où les plantes rares et chastes n'ont que la sorte d'autoimpulsion, ainsi que chaque feuille et chaque morceau de branche peuvent devenir une plante entière. Les plus rares de ces beautés sont mises soigneusement sous clef, comme les riches pupilles par leurs tuteurs, car certains amateurs ne respectent rien, et regardent un rapit comme un joli péché, dont l'excuse est dans la séduction même.

On se doute de notre conclusion; elle consiste à dire que cet établissement, assurément nouveau, même dans Paris, ne saurait trouver trop d'encouragements et d'approbations. Pour une certaine classe d'élegants richards... et pour toutes nos merveilleuses, le luxe des fleurs est un besoin et une nécessité. L'usage de tel bouton peut devenir de mauvais goût, et d'ailleurs la mode peut en passer, celle des fleurs ne passera jamais. A quoi bon recommander davantage un établissement que la société la plus distinguée a déjà pris sous son patronage, et auquel sa présence et ses suffrages assurent la vogue. Le jour de notre visite, les épiques encombraient toutes les avenues qui conduisent au Jardin d'Hiver. Le *Carnier de l'Illustration* était le seul qui eût entrepris le voyage à pied. C'était madame la duchesse de Maille, madame la princesse de Beaumont, madame la comtesse de la Riboussière, Madame la marquise de Pastoret y venait commander toutes ses fleurs pour son bal du lendemain. Parmi les hommes, le grand référendaire de la chambre des pairs, M. Decazes, était accouru l'un des premiers à la *cour de Flore*. Nous y avons vu les parleurs les plus fleuris, M. le duc Pasquier et M. de Rambuteau; les fronts les plus graves et les plus doux visages, M. le comte Molé, M. de Lamartine, madame Thiers, madame de Peyronnet et mademoiselle d'Orléans.

Après les fleurs du printemps, voici les romans et les épiques du mélodrame (Porte-Saint-Martin...). La semaine n'en compte qu'un; mais quel mélodrame, taillé en plein *romanceiro*! Vous connaissez sans doute l'histoire de ce fameux comte Julien qui conspira la ruine de son roi et de son pays, et, pour venger le déshonneur de sa fille, livra la Vieille-Castille aux Maures Grouauds. Cette histoire assez fabuleuse intéressa dans les récits du romancier, parce que la passion s'y trouve à chaque page, et qu'elle est entremêlée d'actions héroïques, d'événements loins et de légendes natives; elle a été écrite avec imagination et la verve d'un certain nombre de romans et d'épaves qui, depuis tantôt trois siècles, se sont transmis et en ont fait un merveilleux et d'autant plus dramatique, assez semblables dans leurs tentatives à ce malencontreux pécheur qui, descendu dans le lit d'un fleuve roulant des paillettes d'or, n'en rapporta que des poignées de sable. Sans citer l'immortable essai des auteurs de la Péninsule qui ont fait de cet épisode national le texte de nouvelles lugubres ou badines, selon leur fantaisie et l'occasion; l'Italie, l'Angleterre et la France se sont tour à tour accommodées de cette tragique histoire. De nos jours, elle a inspiré un poème semi-épique au célèbre lauréat Southey, M. Alexandre Giraud en a tiré une tragédie, M. Emile Deschamps l'a ajustée en ballade. Le mélodrame devait avoir son tour; nous y voilà.

La belle Florinde, à l'âge heureux de quinze ans, pleure et soupire dans le castel paternel; les romans, les sons de la guitare, la danse des zingari, les petits papiers confidentiels avec une fille mauresque, sa suivante, rien ne peut distraire la belle enfant de sa mélancolie. Passe une troupe de Bohèmes, et dona Florinde les fait appeler; leurs jeux occupent son oisiveté, et puis, les Bohèmes ne savent-ils pas tourner les feuillettes de l'avenir et tirer un horoscope? Dona Florinde veut connaître sa bonne aventure, la bohémienne interrogée répond à la jeune fille : « Tu aimes le roi et tu en es aimée. »

La cause de nos soupirs et de nos larmes. Le roi, le roi Rodrigue arrive par une porte que l'on a ouverte, et il est suivi d'un confident, auquel il raconte, à mesure qu'il parle, l'histoire très-détaillée et assez peu récréative de ses amours. Le récit est interrompu par l'arrivée du comte Julien et d'un sergent domestique, lequel veut absolument tuer le roi, qui, dans un combat, a été blessé et défilé. Le roi, qui du coup a été blessé à mort, et dont on a vu le sang couler sur le pavé, est mort. Dona Florinde, et voilà tout notre monde réconcilié qui s'en va-t-en guerre contre les Maures.

Pendant que les vœux sont battait, le roi Rodrigue s'échappait Florinde, et le faisait premier ministre pour le dénommer de l'accident. Dans un si bon poste on peut choisir son moyen de vengeance, le comte a bien vite trouvé le sien. A la première demande d'argent que Rodrigue fait à son ministre, celui-ci lui répond : « Allons fouiller le *Château maudit*, vos pères y ont déposés des trésors. » Un coup de sifflet du machiniste, et voilà le maudit château demandé.

Le comte Julien a dissimulé, il n'a admis aux horreurs de sa confidence qu'un sien prisonnier maure, un certain Mousa qui anéantira son monde à tout nommé pour déranger un peu la fête, car cette fouille et le pillage du château maudit, le roi prétend l'opérer au bruit des verres et au tictac des castagnettes. En attendant l'heure de la danse, le comte Julien tue son valet par une mesure de précaution, c'est sa manière de s'assurer que son secret sera bien gardé. Là-dessus, le roi paraît en grand cortège, il dérange toutes les pierres du *Château maudit*, ouvre les tombes de ses ancêtres et il y trouve que cette recommandation du chausvinisme : *Aime la gloire et la victoire*. Vous jurez de la surprise royale, et combien elle redouble à la vue des Maures qui se raient dans ce maudit château avec armes et bagages, à la plus grande joie du comte Julien, qui vend sa mèche, et s'écrie enfin : « Je suis vengé ! » Un moment la chance tourne, et nous avons une succession de dévouements dont la hardiesse et le non-façon des prévisions et soufflette toutes les prévisions. Dona Florinde se tue, le maure Mousa rend la liberté au roi chrétien et chasse inconsciemment le vieux comte fidèle. Ah! que nous voilà bien loin du romancier, du Cid Campador, du comte Julien, dont la vengeance a triomphé dans l'histoire, et du roi Rodrigue,

guez, déposé et conchié avec sa conleuvre dans la tombe de l'exil. Le *Comte Julien* ou le *Château maudit* de la Porte-Saint-Martin est orné de danses, de décorations et de costumes qui étaient dignes d'une meilleure prose.

L'Opéra-Comique, vient d'obtenir un succès, dont nous parlerons dans huit jours. La pièce s'appelle *les Mousquetaires de la Reine*. M. Halévy est l'auteur de la musique, M. de Saint-Georges a écrit le libretto.

Gilbert Gurney.

SOUVENIRS D'UN GENTLEMAN.

(Suiv. — Voir p. 262, 282, 298, 314, 330 et 342.)

XV.

TRAHISON.

Pendant le mois qui suivit, je n'oserais dire combien de fois je rencontrai lady Wolverhampton chez mistress Fletcher et mistress Fletcher chez lady Wolverhampton. Miss Carter, — cette jeune personne que j'avais vue à l'Opéra, dans la loge de la jolie veuve, et qui était décidément sa sœur, — miss Catherine Carter, ne manquait guère à ces réunions, d'une teinte légèrement azurée; par bonheur, mistress Green était là, et le miel de ses douces paroles atténuait la saurte pédante que la conversation aurait eu sans elle. On chautait, on jouait aux cartes, on lisait des vers. Le loto même, — ce qui s'explique par l'intérêt profond de ce jeu si compliqué, — avait des partisans assidus, un nombre desquels la noble comtesse se faisait remarquer par un bonheur tout à fait surprenant. Mistress Green avait une telle foi dans l'étoile de son amie, qu'elle ne s'avisait jamais à ce jeu, et nous avait interpellé à sa sœur et à moi, y risquait le moindre somme. Naturellement, je lui savais un grand intérêt de sa touchante sollicitude pour mes intérêts.

Ces charmantes soirées furent interrompues, à mon bien vil regret, par une visite de quelques semaines que l'aimable veuve alla faire non loin de Londres, chez je ne sais quel pair du royaume. Je restai seul, fort triste, fort ennuyé, n'ayant guère de ressource que les lettres de mon ami Daly. A vrai dire, elles m'apportaient rarement de moi divertir. Il n'était sorte de tours qu'il ne jouât à son rival Mac-Guffin, et le plus joli, fut de procurer à ce militaire, qui s'était plaint d'être couché chez une bienfaitrice pompadour dont l'emploi lui touchait, ce qui lui restait de chevrons. Cette facétie un jour risquée aurait dû attirer à Daly quelque châtimement sévère; mais il eut le talent, comme toujours, de faire peser sur un innocent parfumeur la responsabilité du *pipraque*.

Jusqu'à la rien de mieux; mais je remarquais que, si le nom d'Emma revenait de plus en plus souvent dans les lettres de mon ambassadeur, le mien s'y trouvait de plus en plus rarement écrit. La notoriété de Daly, son rôle de boue-en-train public, le talent qu'il avait d'occuper les esprits et de se créer des droits sans cesse nouveaux à l'attention des gens, commençaient à m'inquiéter sérieusement. Je savais le goût des femmes pour tout ce qui est singulier dans tous les genres; j'avais vu à quel point de folie mes belles compatriotes avaient poussé leur engouement pour le premier charlatan qui risqua, sous leurs yeux, une ascension dans les airs; je me rappelais Lunardi, devenu pendant quelques jours leur idole, — les hommes à la *Luvaridi*, — les jeunes *ballonnés*, — les chapeaux *parachutes*, — j'avais vu des femmes du plus haut rang s'arracher, comme des rebûches, les lambeaux d'un habit que l'aéronaute avait porté; à lui-même, je l'avais vu dans le panthéon d'Oxford-Street, relancé par de jeunes et vieilles folles, qui sollicitaient la faveur de lui toucher la main. Or, Daly n'était-il pas, aux yeux de Malvern, tout aussi important que Lunardi à Londres?

Je me décidai donc à prendre quelques mesures de précaution par lesquelles je rappellerais indirectement à Daly, qu'il existait de par le monde un individu nommé Gilbert Gurney, aux frais duquel il ne pouvait la vie élégante d'un bonigneur, et qui pouvait, par un simple tour donné au cordan de sa bourse, gêner singulièrement les manœuvres d'une amie suspecte. Cependant, quelque scrupule me retenait encore, quand toute l'affaire fut éclairée pour moi d'un jour nouveau.

Mon ami Hull, dont j'ai déjà vanté l'année-science, et qui n'avait parlé plus d'une fois à mots couverts de certaine héritière, confiée par précaution; » mon ami Hull, dis-je, m'apporta un jour dans la rue, les yeux brillants de plaisir, un nouveliste qui a fait bonne chasse. Et cependant, sa physiognomie indiquait aussi quelques regrets et quelque chagrin; c'était comme une matinée d'avril, moitié pluie, moitié soleil.

« Voyons, lui dis-je, allant droit au fait, qu'allez-vous m'apprendre de nouveau? »

— Eh! mais, mon pauvre ami, rien que ce que vous sachiez déjà... rien que Londres entier ne sache... Voyons, cela vous fâche-t-il beaucoup?... Je suis sûr qu'un fouf vous n'y teniez guère... »

— De quoi s'agit-il? m'écriai-je stupéfait.

— C'est cela, faites l'étonné? N'avez-vous pas des nouvelles de Daly?

— J'en ai eu la semaine dernière.

— Et il était où?... »

— Il était à Malvern; j'en ai pas d'entrée à vous le dissimuler.

— Et vous l'y croyez encore?

— Pourquoi pas?

— La question est bonne... Sachez, mon cher, qu'il en est parti lui-même hier.

— En êtes-vous bien sûr... Il me semble que j'en serais déjà informé.

— Si?... Je le suis; j'ai parlé à un de nos amis qui l'a croisé hier sur la route de Cheltenham à Oxford... Quant à vous

écrire (et Hull prit ici un air très-fin), je ne crois pas que de sitôt il se donne ce souci.

— Je vais de ce pas chez lui. Redmond, son domestique, me dira...

— Redmond est avec son maître. Je viens en personne de m'en assurer...

— Serait-il arrivé quelque chose de fâcheux à mon ami?... Un duel?... Une vengeance?... une expulsion forcée?

— Rien de tout cela... Mais dois-je croire à votre ignorance?

— Dieu me confonde si je sais...

— Je vous plains donc, à mon ami! je vous plains de tout mon cœur... Daly est aujourd'hui marié.

— Marié? repris-je, est-ce déjà fait?... Quel rusé compère?... Eh! mais, dites-moi, vous qui savez tant de choses, ce que miss Haines est devenue. Où est-elle à cette heure?

— Et où diable voulez-vous qu'elle soit, si ce n'est avec lui? Mais, de quel sang-froid vous prenez les choses!... Je m'attendais à tout autre explosion...

— Ah! je vais vous dire, repris-je en souriant, tout ceci était convenu entre nous. Daly épouse une de ces dames pour me donner l'entre.

— Quelle autre, bon Dieu? s'écria Hull.

— Emma, répondis-je en souriant.

— Emma? reprit-il comme un écho fidèle; mais vous ne comprenez donc pas un mot à ce que je vais dire? Daly est parti de Malvern, lundi dernier, enlevant miss Haines...

— Emma, comme vous l'appellez.

— Emma! repris-je à mon tour, avec un sourire incrédule. Pour cette fois, mon cher Hull, vous voilà mal informé.

— Possible, répliquai-je à un peu piqué, mais vous verrez dans le *Morning-Chronicle*, demain matin, un long récit de toute l'affaire.

— Possible, recommençai-je, mais après-demain matin vous lirez dans le *Morning-Chronicle* un démenti du récit de la veille.

— Je vous croirais, répondit Hull, si j'avais pour moi le témoignage de Billy Bowles, qui connaît Daly tout autant que vous le connaissez vous-même... et qui l'a vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, dans une chaise de poste à quatre chevaux, avec miss Haines, quittant au galop l'auberge de Northleigh, et se dirigeant vers Oxford.

— Une assertion si formelle ne laissait pas grande place au doute. Mes vagues soupçons prirent tout à coup une consistance éblouissante, et je sentis le rouge me monter au visage.

« Si l'on était ainsi, m'écriai-je d'une voix mal assurée... »

— Vous pouvez compter que je dis vrai, interrompit mon impitoyable ami.

— Vous pouvez compter, alors, que je lirai satisfaction d'une pareille conduite.

— Si ce ne va pas trop quelle satisfaction vous en pourriez tirer... Je ne puis l'absolument plaisir qu'on peut prendre à faire feu sur un homme qui fait feu sur vous... plaisir absurde surtout lorsque cet homme est irrévocablement uni à celle pour qui on se bat.

« Le raisonnement ne manquait pas de justesse; et Hull y en ajouta d'autres non moins concluants, pour me décider à prendre philosophiquement la mystification dont j'étais victime. Ses consolations, comme on peut le penser, n'avaient d'autre effet que de m'irriter encore davantage; aussi affectai-je le plus grand calme; c'était le seul moyen d'en finir, pour le moment, avec ce vieillard obstiné.

Mais à peine m'eût-il quitté, je courus aux casernes de Knightsbridge pour m'assurer les bons offices d'un aimable ami que j'avais alors dans un régiment des *Life-Guards*.

Quand je lui eus raconté, sous forme d'hypothèse, le tour qu'il m'avait assuré m'avoir été joué, ce modeste des lieutenant enlevé d'un moment où que moi les conséquences de la situation où j'allais peut-être me trouver vis-à-vis de Daly.

Charmé de la coïncidence qui existait entre ses idées et les miennes, je ne le quittai pas de la journée entière, et nous débâtrâmes à loisir sur les moyens de rendre Emma veuve dans le délai le plus bref.

Le lendemain, du reste, ainsi que Hull me l'avait prédit, le *Morning-Chronicle* instruisit l'univers de l'événement où je jouais un si bel rôle. Et je constaterai à ce sujet un phénomène bizarre: je ne pourrais douter, je ne doute pas effectivement que Hull lui-même n'ait été très-étonné de l'annonce de chronique scandaleuse. J'avais suspecté son récit, fait de vive voix; je n'y croyais pas encore avant d'avoir le journal; mais quand j'eus sous les yeux, investi de toute sa vertu typographique, la « lettre mouillée » produisit sur moi son effet ordinaire, et mon infatigable, désormais, me sembla irrévocablement authentique.

XVI.

LE CHATIMENT.

Elle l'était. Je reçus le lendemain même une longue lettre d'excuses, rédigée de concert par les nouveaux époux, qui tour à tour avaient pris la plume. Peut-être serait-on curieux de savoir comment ils essayaient de pallier un déloyauté si manifeste; mais je ne veux pas fournir des armes aux perfides amis et aux jeunes filles coquettes qui se trouveraient dans une situation analogue. L'essentiel à savoir, c'est que ce *duel* conjugal me toucha fort peu, et de je m'inquiétai guère de savoir lequel, du mari ou de la femme, y faisait la partie la plus basse. Qu'on pardonne ce calembour à l'amertume dont mon cœur était alors rempli.

Cependant, après avoir lu la lettre en question, je me sentais tant de dédain pour Emma Haines et son époux, que je fus tenté un instant de ne donner aucune suite à mes projets tentés; mais mon noble ami le lieutenant fit d'un autre avis, et je m'avisai de ne pas aller à Malvern. Je n'avais jamais accordé la moindre préférence ni le moindre encouragement, et m'assura que c'était la mer défilée, un subterfuge indigne, auquel nous ne pouvions accéder la moindre attention, d'autant que, selon toute apparence, cet outrageant dessein, écrit de sa main, lui avait été dicté mot à mot par son mari.

« Désormais, conclut solennellement le lieutenant O'Hrady,

l'affaire est dans mes mains, et ne concerne plus que moi...
Croyez-m'en, monsieur Gurney, cet homme est un poltron qui se cache derrière l'événement de sa femme. Dès qu'il sera ici, nous aurons deux mots à lui dire.

— Croyez-vous ?

— Si je le crois ?... Mais vous le croyez aussi sans doute ; sans cela, nous aurions maillé à partir ensemble.

— L'affaire est dans vos mains, repris-je intimé... Vous seul dirigerez ma conduite.

— Soyez tranquille, Gurney... vous vous en trouverez bien, je vous en réponds... Ce n'est pas moi qui préférerais les mains à une transaction quelconque... Je hais cet homme rien que pour sa manière de mettre sa femme en avant... Il faut, voyez-vous, que cela lui coûte au moins un bras ou une jambe.

— Comme il vous plaira, » répondis-je peu près convaincu (puisque un garde du corps irlandais voyait ainsi les choses) que j'étais dans la dure nécessité d'écarter un ami pour l'amour d'une jeune fille très-décidée à ne pas m'âner.

Jamais un homme n'en servit un autre, dans les circonstances les plus essentielles de la vie, avec autant d'aideur, d'indépendance, d'activité, qu'en déploya le lieutenant O'Brady, pendant ces deux ou trois jours qui devaient s'écouler avant le retour de mon antagoniste. Il gâtait dans les gazettes le bulletin fashionable des arrivées à Londres, et dès que cette ligne : « M. et mistress Daly, venant du Nord » eut frappé ses yeux de lynch, le champion de ma gloire se mit en campagne.

Midi n'était pas sonné, le jour même de cette arrivée, quand O'Brady, tout essouffé, tout joyeux, débarqua chez moi :

— Eh bien, me dit-il, dès qu'il put parler, tout est conclu, tout est arrangé.

— Quoi donc ? m'écriai-je.

— Cette petite affaire entre vous et M. Daly, reprit le lieutenant. Je l'ai vu... je lui ai parlé... il me paraît être un gail-lard tout à fait retors... aussi voilà qui est fini... l'affaire est faite et parlée.

— Je suis charmé qu'il en soit ainsi, répondis-je, persuadé que les explications de Daly, et la discussion où il s'était montré si « retors », avaient, en effet, aplani toutes les difficultés d'un arrangement.

— J'étais sûr de vous faire plaisir, continua O'Brady. Rien n'est ennuyeux comme de garder longtemps sur la conscience ces sortes de préoccupations... Le rendez-vous est pris pour quatre heures, cette après-midi.

— Le rendez-vous ! m'écriai-je.

— Certainement, répondit O'Brady, de quoi pensiez-vous donc qu'il s'agissait ?

— Oh ! de rien, répliquai-je... Où nous rencontrerons-nous ?

— Je vous le dirai en y allant, reprit le lieutenant, qui semblait prendre ses précautions contre les démanches que j'aurais fait auprès du bureau de police... Du reste, reprit-il, je dois avouer que votre adversaire s'est conduit en gentleman, il n'a élevé qu'une seule difficulté, pour savoir si, oui ou non, vous avez reçu sa lettre. Satisfait sur ce point, il a donné ses pleins pouvoirs à un major de ses amis, qui se trouvait là par hasard, et nous avons tout réglé... hors de sa présence... le plus agréablement du monde.

— Maintenant, m'écriai-je, un peu inquiet, qu'ai-je donc à faire... à exister à dire à exister ?

— C'est-à-dire ? rien du tout, si ce n'est qu'il essaie votre feu en échange de quel vous essayerez le sien, jusqu'à ce que l'un de vous ait couché l'autre par terre.

— Mais, en définitive, de quoi donc ai-je à me plaindre ?

— Vous êtes plaisant ! d'un abus de confiance. En ne vous prévenant pas de ses desseins, cet homme vous a trahi.

— Soit ! mais, on m'en prévenant, il se serait trahi lui-même.

— Et vos doutes antérieurs ?...

— Je n'en avais point, et ce qu'il me semble.

— Ça, mon cher monsieur, si vous m'avez appelé pour entendre l'apologie de votre adversaire, vous comprendrez que j'ai droit de m'étonner... Au surplus, reprit O'Brady sur un ton assez péremptoire, il est trop tard maintenant pour entrer dans de pareilles explications. Si vous jugez que M. Daly n'a aucun tort vis-à-vis de vous, vous n'avez... la chose est bien simple... qu'à ne pas tirer sur lui. Mais je ne vous y engage pas, car il a dit-on, le coup d'œil très-juste, et en sa qualité d'offenseur, il vous mélangera on ne peut moins.

Cette réflexion déshabillante, et tirée, comme on dit, des entrailles du sujet, fut suivie d'un silence embarrassant. Le lieutenant reprit bientôt.

« Je serai ici à trois heures, et j'amènerai, en cas d'accident, notre chirurgien-major. Si vous avez quelque mauvais monchoir de poche en batiste, je vous engage, pour passer le temps, à faire de la charpie ; c'est une précaution trop souvent négligée.

Ce disant, le scintillant militaire me tourna le dos par le flanc droit, avec un de ses plus joyeux : *Au revoir*.

Sans être ce qui s'appelle éfuyé, je ne pus m'empêcher de faire quelques réflexions pénétrables sur la frivolité avec laquelle, — sans motifs tout à fait suffisants, — on est amené à risquer sa vie. Dans la circonstance présente, il est clair, me disais-je, que si je me bats, ce n'est point pour venger une injure personnelle, et si mon vaillant ami, le lieutenant, n'eût pas été appelé, — fort mal à propos, — dans le secret de mes griefs, je n'aurais pas eu grand-peine à laisser tomber dans l'eau la double perle de Daly et d'Emma.

Trois heures sonnerent, et le troisième coup vibra encore quand une voiture s'arrêta devant ma porte. Le descendit aussitôt et, la minute d'après, je roulais vers Hampstead avec O'Brady et le chirurgien du régiment.

« Où allons-nous ? demandai-je.

— C'est le vent de Primrose-Hill, répondit O'Brady. Nous avions d'abord choisi, le major et moi, Wimbledon-Common, mais tout bien vu, et attendu l'ouverture des sessions d'Old-

Bailey, j'ai jugé plus prudent de vous faire battre dans le Middlesex.

La perspective d'un procès en cours d'assises, ajoutée à celle d'un combat singulier n'avait rien qui rendit celle-ci beaucoup moins fâcheuse, et je me livrai à toutes sortes de calculs probables sur la sinistre série de chances que m'offrait, d'un côté l'adresse renommée de Daly, de l'autre, les terribles hasards de la justice humaine.

J'y songeais encore quand le fiacre s'arrêta près du sentier qui conduit à Chalk-Farm. O'Brady, après avoir glissé quelques mots à l'oreille du docteur, enjoignit au cocher de ne pas s'éloigner. Je vis bien qu'on se ménageait les moyens de me rapporter à Londres, si j'étais... mort ou blessé... hors d'état d'y revenir sur mes jambes. Une chose m'intriguait cependant. Je n'avais vu jusqu'alors ni les armes destinées au combat, ni la trousse du chirurgien, et j'eus le pressentiment que de quelques jours encore, visés les coffres où ces accessoires indispensables pouvaient se trouver cachés.

« Les voilà ! » dit tout à coup O'Brady, désignant deux personnes qui venaient de loin à notre rencontre. Et bientôt, en effet, je reconnus Daly... l'admirable Daly... jadis et peut-être encore, hélas ! mon ami... escorté par un grand et solide personnage dont je demandai le nom au lieutenant.

— C'est, me répondit-il, le major Mac-Guffin.

— Mac-Guffin ! répétai-je en moi-même, et je vis clairement que Daly avait donné un major, près de mistress Haines, le rôle qu'il se réservait d'abord à lui-même. Malgré cette espèce d'aggravation dans sa perfidie, je ne pus le revoir sans une émotion agréable, et machinalement je fis un pas vers lui, comme pour lui tendre la main ; mais, O'Brady ne clouant à ma place par un geste impérieux et un coup d'œil terrible, Mac-Guffin, de son côté, retint Daly, qui avait eu, je crois, la même pensée de conciliation. Nos deux témoins s'achouèrent, et, sur un signal du lieutenant, je vis sortir d'un fossé voisin son fidèle domestique, Jean Sullivan, porteur d'une espèce de sac de nuit, où étaient les pistolets d'O'Brady, avec les scalpels, les scies et les pièces de notre Esculape militaire.

Ce dernier, par parenthèse, après s'être assuré que sa troupe était en bon état, nous tourna flegmatiquement le dos, et se mit à regarder dans la campagne. Il ne voulait pas, en cas de procès, encourir une amende, comme témoin du crime.

Les pistolets chargés, et quand les deux témoins eurent mesuré entre nous une distance de douze pas, Daly prit soudain la parole :

« Je me suis rendu, dit-il, à l'invitation de M. Gurney, et j'aurais voulu avoir l'occasion de lui expliquer en quelles circonstances... »

— Monsieur, interrompit O'Brady, je ne doute pas de vos intentions ; mais nous sommes ici pour nous battre, et non pour causer.

— Cependant, m'écriai-je de mon côté, ne pensez-vous pas, O'Brady ?

— Monsieur Gurney, interrompit-il encore, l'affaire est entre nos mains, et je vous regarde plus. Je vous l'ai dit, comme semble, assez souvent.

— Êtes-vous prêts, messieurs ? ajouta le major... Vous ferez feu en même temps, au troisième coup frappé par moi.

Une mauvaise honte nous empêchant de protester contre la violence faite à nos mutuels sentiments, nous primes les armes et attendîmes le signal.

« Une !... deux !... » Mais avant que le major n'eût frappé le troisième coup, mon pistolet, abaisé le long de ma jambe, partit soudain sans que j'eusse conscience d'en avoir pressé la détente. Il est vrai que c'était des Manton d'une exquise délicatesse. La balle effleura mon mollet, déclira tout un côté de mon pantalon, et alla se loger, juste à mes pieds, dans la terre. Ce fit pour moi, sans parler de la blessure en elle-même, une très-grande mortification.

— Les doubles délétes n'en font pas d'autres, observa froidement Daly.

— A vous, monsieur, lui cria le major.

— A moi ? repris-je.

— Sans doute, l'autre gentleman a tiré.

— Rien n'est plus certain, continua le lieutenant. M. Gurney a eu sa chance.

— Si vous le pensez, je ne dirai pas non, s'écria Daly ; mais j'usurai de la mienne, comme je le dois, et il fit feu dans la direction des nuages.

Cette conduite me toucha le cœur, mais elle n'eut pas l'approbation de nos témoins. O'Brady surtout, qui croyait voir dans la générosité de Daly l'intention de m'offenser encore. Ce diable d'homme avait des subtilités d'esprit qui véritablement m'agavaient les nerfs ; ajoutez à ceci que, sans être grave, ma blessure commençait à se faire sentir.

Nous aurions cependant recommencé, — tant les hommes sont dupes de leur sottise vanité ! — mais tout à coup, franchissant la barrière du champ où nous étions, cinq ou six hommes, trois à quatre gains, deux à trois constables, tombèrent sur nous à l'improvise. Le docteur s'élança lestement du côté de sa chère troupe ; Daly, toujours prêt à se tirer d'un mauvais pas, franchit lestement une haie devant laquelle avait reculé le meilleur cavalier du Leicestershire. Le major Mac-Guffin, qui le voulait suivre, s'empêtra dans un massif épineux, d'où il ne serait pas sorti de sitôt, sans l'intervention de son ami, qui revint sur ses pas tout exprès pour le délivrer. Le lieutenant et moi, nous tombâmes seuls aux mains des Philistins : moi parce que j'étais blessé, le lieutenant par un souflet trop grand qu'il eut de ses pistolets ; l'idée de les voir confisqués lui était tout à fait insupportable ; et je n'ai jamais vu de fureur pareille à la sienne, quand les hommes de police élevèrent la prétention de ne pas les lui restituer. Fort heureusement, quelques relations m'étaient restées, de mes études de droit, avec certains magistrats de Bow-street, et je pus reconstruire, à peu de frais, ce que le fougueux lieutenant avait appelé ses *Darkey-irons*, ses aboyeurs.

Il n'eut plus alors qu'un chagrin, celui d'avoir vu avorter un duel confié à ses soins. Encouragé se consulta-il par

la promesse que ma promesse de « garder la paix publique » — promesse appuyée de bonnes et solvables cautions, — ne s'étendait pas au delà d'une année ; et il se tenait pour assuré que le trois cent soixante-sixième jour après la date du jugement, il me mettrait de nouveau, en face de Daly, avec toutes les précautions nécessaires, pour que nous jussions, cette fois, nous massacrer à loisir.

Mais les destins n'exaucèrent pas ce vœu charitable, auquel par parenthèse, je ne m'associais nullement. Et avant que la fatale année n'eût achevé son cours, le susceptible lieutenant fut enlevé au point d'honneur, dont il entendait si bien les intérêts, par suite de je ne sais quelle querelle avec un trop heureux joueur.

Le lendemain de notre affaire, j'envoyai savoir des nouvelles de Daly. Ce généreux adversaire avait quitté Londres avec sa femme, et j'appris bientôt qu'ils avaient fini la Colère de mistress Haines, en la mariant au major Mac-Guffin. Le plan de mon ami se trouvait par là réalisé de point en point, sauf quelques légers changements, dont l'esprit du lecteur appréciera la portée.

Pour moi, il ne me restait plus qu'à rétablir de mon mieux une réputation de séducteur, sensiblement compromise par l'infidélité d'Emma. Je n'avais pour cela qu'un moyen, mais excellent ; c'était de décider mistress Fletcher Green à me sacrifier les deuxes libérées de son veuvage. J'allai donc chez elle aussitôt que mon mollet me le permit, et j'appris avec bonheur qu'elle devait, sous très-peu de jours, revenir de la campagne.

(Thood. Hook's Popular Tales.)
(La suite au prochain numéro.) O. N.

Promenades de Paris.

LE PALAIS-ROYAL (1).

De toutes les promenades de Paris, celle-ci est la moins châtimentée et la moins naturelle. Quelques lignes d'arbres d'un âge encore tendre et d'une santé équivoque, quelques pauvres plates-bandes entour de deux maigres parallélogrammes de gazon, un bassin immonde au sein duquel les nuages se démontent de leurs clastes couleurs pour revêtir une même nuance grise et fangeuse, tels sont les charmes agréables du Palais-Royal. C'est la moins fraîche des oasis parisiennes. Tandis que le boulevard plonge sa tête dans l'air pur des Champs-Élysées et ses pieds dans les libres espaces de la Seine, tandis que les Tuileries touchent à la campagne par la glorieuse avenue de Neuilly, tandis que le Luxembourg se soit à lui-même, grâce à son étendue, comme si la verte guirlande des boulevards extérieurs ne se déroulait pas à ses portes, tandis enfin que le jardin des Plantes respire à pleine poitrine l'air pur de ses bosquets alpestres et l'odeur plus sauvage encore de ses bêtes fauves, le Palais-Royal languit au milieu du plus aride des déserts, au milieu d'un Sahara composé de rues infectes et de maisons noires comme des blocs de bouille. En vain l'immense palais des ducs d'Orléans forme autour de ce jardin une espèce d'enceinte fortifiée, une sorte de bataillon carré, il a peine à le protéger contre l'océan de maçons qui gronde au pied de ses murs. Pressés au nord par la rue Vivienne, au sud par la rue Saint-Honoré, à l'ouest par la rue de Valois et à l'orient par la rue Richelieu, ces humbles lignes de symétries ont pas un seul arbre à vous offrir. Partout où vous dirigerez vos pas, la capitale vous poursuivra de ses grands échecs de voir, et la foule aboyera derrière vous comme un monstre familier.

Aussi le Parisien, amoureux et poète, n'a-t-il jamais beaucoup hanté ce square ouvert aux impétueux courants de la multitude ; il n'y a pas le traverser, comme Virgile ou comme Horace à la poursuite de quelque rêve bucolique, mais il n'y a point fait séjour ; il a laissé la possession de ce domaine bruyant et doré à ses véritables maîtres, les gourmands et les joueurs.

Cette dernière classe, quand l'ui dépossédée, nous rappelle naturellement en le passé, nous allons laisser un moment de côté la physiologie actuelle du Palais-Royal pour retracer sommairement l'histoire du jardin et du château.

Pour la nombreuse fraction des Parisiens qui habitent au nord de la rue Beaujolais, la véritable entrée du Palais-Royal, c'est le perron, ce sont les péristyles Valois et Montpensier ; mais pour les habitants du midi et pour le prince, c'est la grille qui s'ouvre sur la rue Saint-Honoré, au numéro 204. Conformes nous donc aux intentions de l'architecte, et au lieu de chercher les portes dérobées, entrons honnêtement dans ces deux cours d'honneur que sépare le pavillon de l'Horloge.

Vue de la place, la façade du château des ducs d'Orléans ne manque pas d'élegance, mais la richesse et la coquetterie de ses décorations émanent plutôt du souvenir des routes que celui du premier hôte de ces appartements somptueux. Le cardinal du Richelieu. On sait que l'évêque primitif de l'Austrasie, le cardinal de Richelieu, frère de Louis XIV, le créateur et ses héritiers, nous plus ou moins amoureux de la trulle, remanièrent successivement l'hôtel du ministre de Louis XIII. Il ne nous appartient pas de raconter les événements qui se sont passés derrière ces murailles. Nous révélerions déjà assez d'histoires en rappelant que Louis XIV habita dans ce palais la chambre même du cardinal ; que la veuve de Charles IX l'occupait jusqu'en 1661, qu'Henriette d'Angleterre, ce beau lis vite brisé, y termina l'existence malconquise dont Bossuet nous a parlé avec la double autorité du grand écrivain et du prêtre ; enfin qu'à ce roi fameux ou à ces princesses malheureuses succéda l'étrange colosse de gentilshommes débauchés et de courtisanes titrées qui traversa ces lieux comme un chœur de satyres et de bacchantes.

Au reste, l'histoire tout entière se retrouve dans les différentes dénominations imposées au palais même. Sous Richelieu, son fondateur, il s'intitule orgueilleusement Palais-Car-

(1) Voir le Luxembourg, les Tuileries et les Boulevards : t. IV, p. 373 ; t. V, p. 163, 167, 373, 407 ; t. VI, p. 59.

dinal; il devient ensuite, sous Anne d'Autriche, le Palais-Royal. Au temps de la république il abrite ses magnificences sous le nom de Palais-Egalité, deux mots qui se regardent l'un l'autre avec étonnement. Plus tard, il empuise à de nouveaux événements la dénomination du palais du Tribunal; puis, après toutes ces vicissitudes, il retrouve le nom qu'il ne justitia qu'un moment, celui de Palais-Royal.

Comme le palais qui le borne au midi, le jardin où nous pénétrons, après avoir traversé la galerie Vitrée dont nous parlerons tout à l'heure, a servi de théâtre à de fameux événements politiques. Sans remonter plus haut que 89, nous rencontrons deux scènes inéffaçables dans l'esprit des Parisiens, celle où l'ardent Camille Desmoulins se para d'une feuille d'arbre comme d'un emblème d'espérance que chaque printemps devait faire renaître, et celle où le général Lafayette alla saluer, dans la personne du roi actuel, la meilleure des républiques.

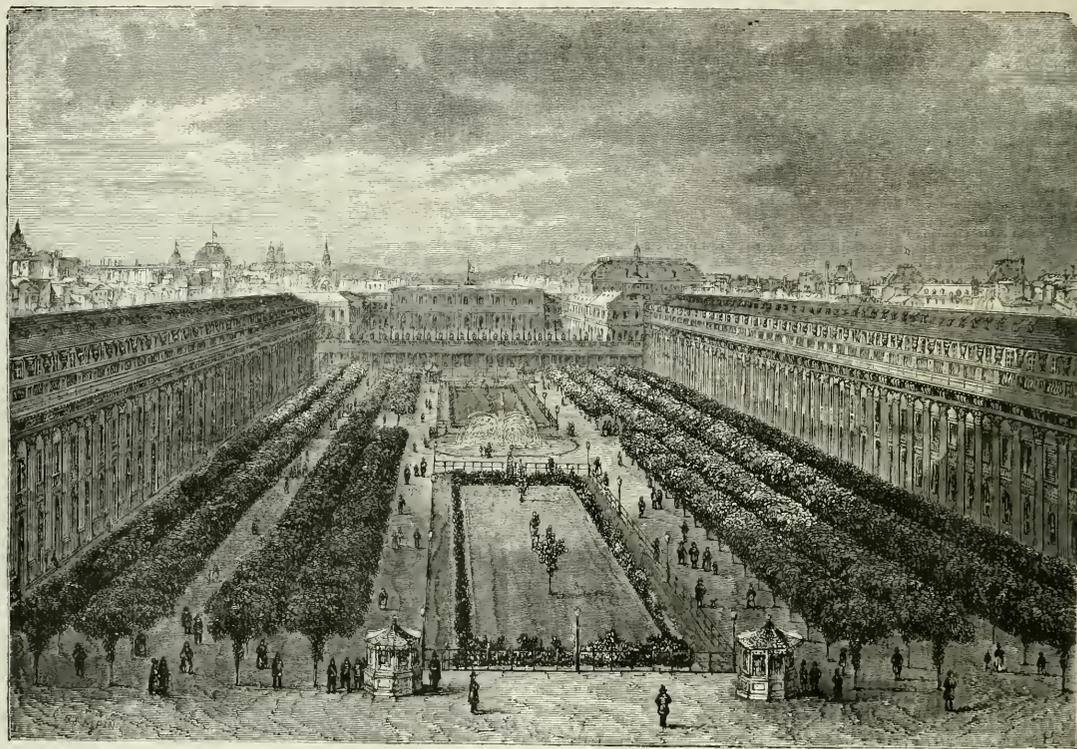


(Palais-Royal. — Vue du côté de la place.)

Le bal donné par le duc d'Orléans, bal éclairé par un incendie de chaises devant la Rotonde et signalé par un mot qui a fait la fortune de M. de Salvandy, est comme un brillant intermède joué entre les deux grandes pièces révolutionnaires.

Depuis 1850, le Palais-Royal a cessé d'être un centre politique, il appartient désormais à ces paisibles badauds, qui pètinent autour de quatre petites tentes situées aux angles du jardin jusqu'à ce qu'ils aient dégusté la manne quotidienne renfermée dans les colonnes du Constitutionnel, de la Presse, des Débats, ou du National.

Aucune promenade parisienne n'a subi autant de changements que celle-ci. On n'est arrivé aux modestes plantations de sycamores qui couvrent aujourd'hui le terrain qu'après l'avoir profondément et fréquemment bouleversé. Ainsi durant le séjour d'Anne d'Autriche et de la reine Henriette-Marie d'Angleterre, le jardin renfermait un mail, un manège et



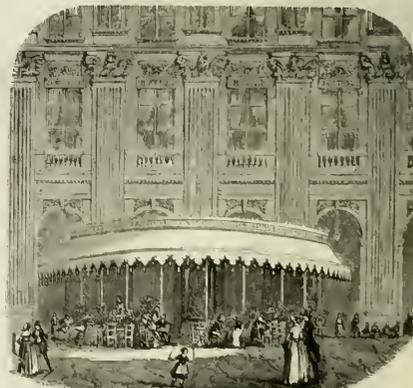
(Palais-Royal. — Vue à vol d'oiseau.)



(Palais-Royal. — Chevet et Beauvais.)



(Le garçon de café et la Rotonde.)



(Palais-Royal. — Le Café de la Rotonde.)



(Palais-Royal. — Canon de midi.)

deux bassins dont l'un appelé le *rond d'eau* dérobait sous de beaux ombrages. Le régent, avec cet esprit novateur qui le caractérisait, entama le dessin exécuté un demi-siècle auparavant. Le duc d'Orléans, son fils, obéissant à la manie commune à tous les propriétaires, princes ou simples particuliers, ordonna de nouveaux embellissements. Conservant la majestueuse allée plantée par le cardinal de Richelieu, il fit disposer sur le sol des pelouses bordées d'ornes taillés en boules et creuser un bassin en demi-lune, orné de treillages et de statues. Au-dessus de l'eau s'élevait un épais quinceone de tilleuls impénétrable aux rayons du



(Palais-Royal. — Diners à quarante sous.)

soleil. Plus tard, avant la révolution, le jardin du Palais-Royal renfermait encore assez d'ombre pour attirer et retenir les promeneurs. Parmi les grands arbres qu'on y trouvait, nous signalerons l'arbre de Cracovie alors égayé par les gasconnées du nouvelliste Métra. Les vieillards se souvenaient encore du cirque qui occupait la partie centrale du jardin et qui fut brûlé en 1798. C'était un bâtiment renfermant une vaste salle souterraine couverte d'une plate-forme qu'ornaient des arbustes et des vases de fleurs. A la clarté du soleil, on se promenait causant d'affaires, d'amour ou de politique; à la lueur des lustres flamboyants, dans ses galeries magnifiques on jouait ou on dansait avec une liberté que ne tempé-



(Palais-Royal — La galerie d'Orléans.)

ra pas encore la présence du sergent de ville et du garde municipal. Il est vrai que la révolution était encore à faire. Ce fut après l'incendie du Cirque qu'on donna au jardin du Palais-Royal sa physionomie actuelle, physionomie sans expression et sans poésie mais assez bien accommodée à sa situation. Grâce aux dernières bâtisses des ducs d'Orléans, bâtisses odieuses aux Parisiens et qui n'auraient pu s'élever sans un arrêt du parlement, l'espace est si étroit, qu'il n'est plus possible de rien abandonner au caprice et à l'art. Un arbre trop vigoureux, un bosquet trop touffu, une pelouse trop développée encombrerait aussitôt, ou aveuglerait quelque une de ces mille maisons à trois étages qui composent le domaine



(Palais-Royal. — Les artistes dramatiques de province attendant un engagement.)

ouvert à l'industrie. Des végétaux de la plus petite espèce, des gaz microscopiques et du sable, comme au désert, voilà ce que nous admirons désormais dans le jardin du Palais-Royal. Il n'y aurait plus qu'un moyen, moyen poétique et grandiose, de relaire la fortune de cette terre jadis chère à l'Europe, ce serait de la consacrer à un pare d'hiver, ce serait de couvrir cet espace d'un immense toit de verre et d'entretenir, dans cette serre royale, chauffée par de gigantesques thermostats, les plus aimables ou les plus magnifiques plantes du globe. Alors Paris, ce Paris qui commence à aimer les fleurs comme un gentilhomme anglais ou comme un bourgeois d'Amsterdam, s'en reviendrait avec empressement vers ce centre privilégié, dont il n'a pas encore oublié le chemin, pour y perdre de vie les neiges et les bonos de ses carrefours. Nous n'insistons pas sur cette idée que nous n'avons pas le loisir de développer ici, mais nous croyons qu'avec l'aide de Dieu et de Louis-Philippe, on pourrait la mettre à profit. Ce n'est point propriétaire de ce palais y songer, s'il ne le tente pas un effort pour retenir les riches dans cette capitale où l'argent russeait naguère à grands flots, il manquera à des devoirs qui lui sont chers, à ceux du bon père de famille, et il aura laissé s'avilir entre ses mains le plus beau diamant de ses ancêtres; il aura laissé mourir la poule aux œufs d'or.

En attendant que la baguette royale opère cette heureuse métamorphose et donne à la noble capitale de l'élégance, ce que des grands seigneurs anglais, le duc de Devonshire par exemple, ont pu se procurer, il nous faut voir les choses telles qu'elles sont et vous les décrire.

Après avoir franchi les deux cours d'honneur dont la surface pavée ne provoque nulle curiosité, nous entrons dans la galerie Vitre qui s'éleva, en 1829, sur les ruines des ignobles galeries de Bois, appelées un moment : le camp des Tartares. La galerie d'Orléans est, en hiver, une amusante promenade. On passe entre une double file de boutiques dont le gaz fait étinceler les dorures et flamber les glaces, et on joint d'une température adoucie par la présence d'une fonte un peu trop compacte. Ce charmant abri, où se donnent habituellement rendez-vous les provinciaux et les étrangers, est très-frequenté pendant le jour par les artistes appartenant aux théâtres du voisinage. Le soir, il est envahi par cette nombreuse population qui dans chez Véron ou même dans les restaurants à 2 fr. Là chacun dirige selon à l'aise du moins en sécurité. Le Russe y condie le Provencal, le Gascon y lorgne l'Anglais, etc. On entend parler à la fois tous les idiomes de la terre et de la France. Quant au véritable Parisien, au Parisien de sang et d'armes, s'il est là, il est de passage et ne séjourne pas.

Les galeries de Bois, que la somptueuse galerie d'Orléans efface dans la mesure de notre génération, ont laissé trop de souvenirs à nos pères, pour qu'ils les oublient complètement. Au surplus, à ceux dont le jeune âge ne fut point exempt de faiblesses, elles rappellent ces nombreux boutiques de marchandes de modes, devant lesquelles les deux sexes échangeaient, à chaque pas, de sympathiques œillades; aux autres, à ceux qui nourrirent au dépit de toutes les séductions du lieu, le pur amour des lettres, elles rappellent les étalages de librairie, où chacun pouvait feuilleter librement le poème, le roman ou le pamphlet du jour; à tous elles rappellent une époque d'abandon, de licence et de volupté. Quand un colon russe demandait, en entrant à Paris, le chemin du Palais-Royal; quand un officier prussien pénétrait à cheval jusque sous les péristyles, c'était, je le crains, pour arriver plus vite à ces galeries des longtongues vouées à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. La construction de la galerie Vitre ne fut pas seulement une œuvre de luxe; elle fut une œuvre morale. La débauche, autrefois accroupie dans tous les angles du camp des Tartares, n'oserait plus reparaitre au milieu de ces clarités et de ces magnificences.

Au reste, nous devons le dire, pour se faire tout à fait juque et virginal, le Palais-Royal a besoin d'une forte résolution. Aucun diable n'aura plus de peine à devenir ermite, car à toutes les époques il a pêché. Depuis que le récent y eut établi le théâtre de ses orgies, depuis qu'il y eut célébré ses fêtes d'Alcaï et ses fêtes des Phœlaxiens, depuis que l'impudubois eut régné avec madame de Tencin, il perdit toute vergogne. Les filles pullulèrent et installèrent leur triste musée, et *Diozène* y randa son bonnet. La restauration et la révolution de juillet éprouvèrent peu à peu cette miniature de Solome en chassant les Vénus du haut et les jenners; mais tout qu'on ait pu faire, on n'a trouvé encore ni Calous, ni rosiers. Sous les péristyles Valois et Montpensier, des hommes inconnus nous regardent encore des mois étrangers qui font rougir. Le petit théâtre d'à côté a aussi, dit-on, des allures nées qui pourraient faire croire que le nouveau converti à encore quelquefois de mauvaises pensées.

En sortant de la galerie d'Orléans, nous embrassons le jardin dans toute son étendue, et nous en découvrons le plan comme s'il était dessiné sur une feuille de papier.

Rien n'est plus simple. Un vaste parallélogramme avec un bassin de 21 mètres de diamètre environ au centre, avec deux pelouses ornées de plates-bandes et de grilles à chaque extrémité, avec plusieurs lignes de sycomores fort jeunes entre à droite et à gauche, voilà le fameux jardin du Palais-Royal. Il n'est pas de renfermer du Marais qu'il ne puisse se procurer, dans une moindre proportion, un dessin aussi savant et aussi pittoresque. Le premier jardinier venu vous arranger cela aussi bien que Kent ou que Le Nôtre. Le premier des deux gazons que nous abordons, celui du midi, est égayé de trois statues dont l'une est une Diane à la biche, en bronze, toute noire et toute désolée d'avoir aussi peu d'agréments physiques. L'amant d'Endymion, apparemment pour ne point manquer de fidèles à l'herger du mont Latmos, tourne chastement le dos à un jeune homme sans aucune espèce de costume. Derrière une statue de marbre blanc sur une simple borne de granit, est braqué le canon-horloge du Palais-Royal. Personne, en Europe, n'ignore qu'un peu avant midi, lorsque le soleil rayonne dans le ciel, un groupe de badauds se forme dans ce lieu et autour

de cette pacifique pièce d'artillerie. Partira-t-il ou ne partira-t-il pas? Est-il midi ou n'est-il pas midi? *That is the question*, il arrive fort souvent que le canon ne fait pas explosion, mais lorsqu'il se décide à parler, il dit un gros incensure. Les astronomes vous expliquent pourquoi cette bruyante horloge ne peut pas être exacte.

Passons, en remarquant que ce jeu de la poudre avec le soleil renferme le rassurant symbole de la paix actuelle. Un canon sur une borne de granit!

Nous avons, au début, bûtri le bassin du Palais-Royal de l'épithète la plus dure, nous l'avons appelé *monnaie*. Hélas! il ne justifie que trop bien ce vilain sobriquet. A l'exception du jour où le jet d'eau lance dans les airs sa gerbe irisée, il est toujours encombré des plus indignes objets. Si quelque Narcisse se penche sur ce miroir pour y contempler ses traits, il recule d'horreur en s'apercevant dans le limpide cristal qu'une effroyable vase mêlée d'herbes, de feuilles et de papier. Le chien qui tombe dans cet égoût en sort couvert de limon, comme s'il venait de chasser le canard sauvage au fond de quelque marais? Nous demandons l'assainissement du bassin du Palais-Royal; nous le demandons au nom de la santé publique et de l'honneur national.

A la suite du second et dernier parallélogramme de verdure qui ne renferme rien de remarquable nous nous trouvons dans une large avenue bornée au midi par la pelouse; au nord, par le café de la Rotonde; à l'est et à l'ouest, par deux lignes de sycomores. Ce lieu partage avec la galerie Vitre, l'honneur d'être un point de rendez-vous connu du monde entier; mais il possède bien d'autres privilèges; c'est là que les politiques sans foyer viennent lire leur journal, c'est là que les hommes d'affaires et les nourrices viennent causer de leurs affaires. Dans les beaux jours, une légion de tailleurs blancs et de bonnets villageois occupe les chaises et produit un bourdonnement d'abeilles. Le plus souvent, dans ces conversations bruyantes, on ne traite que la question des *gages*; mais si le verre devient plus doux, si la bête se penche, si les yeux se baissent, c'est qu'on aborde le grand chapitre, le chapitre du cœur. Au milieu des confidences de bonnes, quelques rares manans passent et repassent survillant leurs chères espérances. Nous ne dirions rien des enfants du Palais-Royal, parce qu'ils ont généralement peu de grâce et de beauté. Nous ne savons s'il se fait un trafic aux portes, et si on ne laisse entrer que les *indivualités* les moins heureusement dotées, mais il est certain qu'une trentaine plus guère, fait la destination superbe des Tuileries au milieu du Luxembourg. C'est de la plate zaminerie. Un de nous, mais nous sommes sûr que la plupart des enfants répandus dans le jardin appartiennent aux industriels du palais, aux habitants des divers étages de la grande maison; mais nous regardons cette assertion comme une calomnie. Il est impossible qu'un sol si riche et si magnifique produise d'aussi ingrats moissans.

Quoi qu'il en soit, l'allée de la Rotonde est la plus chère de toutes aux observateurs. Il est doux, lorsqu'on a diné dans quelque-uns de ces beaux restaurants qui nous entourent, aux Frères Provençaux ou chez Véron, lorsqu'on a pris une glace au café de Foy, au café Lemblin, au café Corazza ou au pavillon de la Baix, de s'asseoir devant cette grille à hauteur d'appui, et de regarder s'écouler le torrent de la foule. La tête droite et les mains sur les genoux, comme un dieu d'Egypte, on assiste du fond de sa bestitude aux perpétuelles agitations d'entraî.

Les deux allées de sycomores qui traversent le jardin dans toute sa longueur, ont chacune quelques traits distinctifs. C'est dans l'allée de la galerie Valois que s'ébattent les enfants échappés au cercle étroit de la fontaine; c'est aussi là que se promènent au printemps les artistes dramatiques sans emploi. Là viennent faire grève les Agamemnon et les Buri-din de province. Dans quel département, dans quel climat, sous le ciel de quel théâtre porteront-ils leur sceptre ou leur poignard? Feront-ils pleurer le Mili ou rire le Nord? Questions pleines d'angoisses, que les directeurs de spectacle tranchent ordinairement avec des chiffres, laissant peu de marge au libre arbitre de ces messieurs.

Dans l'allée Montpensier, se retirent de préférence les quelques promoteurs égarés de ce jardin, les couples attirés par la vieille réputation du café de Foy. En été, durant les chaleurs, on dresse des tables entre ces marronniers, et la scène s'anime. Ces plateaux chargés de sorbets et de glaces, ces vivants empressés sous les feuillages, tout cela rappelle un moment les cafés de Venise ou de Naples.

Le Perron, qui ouvre son étroite issue à un Deuve de passants, est entouré de curiosités de plusieurs genres. Au-dessus se trouve un fameux cercle littéraire accompagné d'un dentiste et d'un pédicure. A droite, sous le péristyle Valois, derrière les colonnes baroques d'arliches, vous rencontrez le sédiment étalage de Corelet, le rival de Chevet, qui demeure à l'autre extrémité du Palais-Royal. Corelet et Chevet! deux grands noms, deux illustres noms bien choisis à ceux d'entre les Parisiens qui ont adopté la devise de Brillat-Savarin, et qui sont convaincus avec cet aimable gourmand que la table est le seul endroit où l'on ne s'ennuie jamais. Quoi qu'il en soit, si l'un des plus piquants aphorismes de l'auteur de *la Physiologie du goût* est fondé; si la destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent, Corelet et son confrère ont mérité des couronnes, car ils font tout ce qu'ils peuvent pour que la France se nourrisse bien.

A gauche du Perron, sous le péristyle Montpensier, se dresse un des plus amusants théâtres de Paris, le théâtre du Palais-Royal, ouvert pour la première fois le 6 juin 1871, sous les auspices de MM. Dornuval et Charles-Palson. Nous ne devons point faire l'histoire de l'ancien théâtre. Montpensier, égayée tout à fait par le feu de la lanterne MM. Sainville, Lévassor, Aclard, Bayet, etc., et par la Sidnie Armouid du XIX^e siècle, Vézinet, Béguin, etc. Nous nous bornons à dire que les queues du théâtre Montpensier sont parfois plus formidables que celles du Théâtre-Français.

Le Palais-Royal renferme encore plusieurs spectacles at-

travaux. Nous signalerons particulièrement les représentations de M. Robert Houdin, qui joint aux qualités d'un ingénieur mécanicien, une rare agilité de doigts et une imagination toujours en travail. L'enchanteur Philippe était un habile homme, mais il nous semble que M. Robert Houdin l'a surpassé et qu'en fait de sorcelleries, il est un mandarin de première classe.

Nous n'avons pas épuisé, il s'en faut beaucoup, mais nous avons suffisamment ôillé notre stiel pour nous croire autorisés à conclure. Triste conclusion! Comme jardin, le Palais-Royal n'existe plus; comme asile du plus beau commerce de Paris, il s'est évanoui. Bien que renfermant dans son sein de nombreux éléments de prospérité; bien que soutenu par une population nombreuse et par d'anciens habitués; bien que placé dans une situation admirable, il s'affaisse sur lui-même comme un vieillard à l'époque de la sénescence. Pourquoi cela?

Où a curieusement recherché les causes de la ruine du Palais-Royal. On l'attribue à la fuite de ces myriades fardées qui mouillaient autrefois les galeries; à la chute des maisons de jeu, à l'attraction magnétique, à la force centrifuge qui précipite Paris vers Batignolles, à mille autres motifs encore. Nous admettons toutes ces raisons, mais à nos yeux il en existe une plus forte et plus décisive dont on n'a point parlé. Le Palais-Royal a été tué par le voisinage des grandes et petites messageries. C'est à travers la rue Notre-Dame-des-Victoires, la rue Coq-Héron, et le passage Véru-Dodat qu'a soufflé le vent mortel. Voyant que toutes les coquerettes, que tous les sourires du Palais-Royal s'adressaient aux étrangers et aux provinciaux; voyant que tout était sacrifié à la rage de plaire à l'étranger; qu'il n'y avait plus d'agaceries pour lui; que ces restaurants, que ces cafés, que ces bijouteries, que ces changeurs, que ces tailleurs à prix fixe, que ces modistes, que ces peintres en miniature ne travaillaient plus pour lui, le Parisien, indigné et jaloux, se refira en indignant légèrement le mot de Scipion, et en disant : « Ingrate patrie, tu n'auras pas... non, or! »

Le Palais-Royal se serait consolé peut-être de cette rupture; mais il arriva que les provinciaux et les étrangers, troupeau avide de nouveautés et aussi troupeau routinier, *sercum prens*, s'attachèrent à la poursuite des indigènes, et commencèrent bientôt à désoler le Palais-Royal.

Il en résulta qu'une foule de boutiques devinrent vacantes et qu'un grand nombre de marchands firent de mauvaises affaires. Aujourd'hui la plainte est générale, et si l'on n'emploie un remède héroïque, tout ce monde, qui vit dans le Palais-Royal sortira par ses cent quatre-vingt arcades ouvertes et portera ses pinates ailleurs.

Mais, quoi qu'il arrive, le Palais-Royal ne mourra pas sans postérité; il nous laissera un héritier plein d'avance, un héritier doté de toutes les grâces et de toutes les séductions de la jeunesse, un héritier plus beau et plus passionné mille fois qu'il ne le fut jamais lui-même... Cet héritier... vous l'avez nommé : c'est le boulevard.

La branche de Baphuë.

II.

(Suite. — Voir p. 316.)

La maison du docteur James B..., l'un des médecins officiels de Bârges, était située sur la gauche du village auprès de la chapelle. C'était le quartier général de tout ce qui était jeune, de tout ce qui aimait le mouvement, c'était de là que partait le mot d'ordre pour les promenades du matin comme pour les réunions du soir.

Avec instruit, homme d'esprit, médecin habile, James s'était déclaré l'ami personnel et le plus acharné du spleen, et nul n'en était allé si loin s'enrolait à sa suite. Ainsi le mouvement, la distraction, le promenade, formaient la base de toutes ses prescriptions.

- « Docteur, je suis malade, je ne sais ce que j'ai ? »
- C'est de l'ennui, promenez-vous.
- Docteur, je ne puis marcher.
- Montez à cheval.
- Docteur, le cheval me fatigue.
- Prenez des porteurs; mais sortez, ne restez pas chez vous, il y a dans l'air de la montagne vingt santé comme celle que vous avez perdue. »

Et le docteur donnait l'exemple. C'était d'ailleurs un guide expert et intrépide, il avait été partout, il connaissait tous les chevaux du village, et tous les sentiers de la montagne. Son service terminé, ses consultations données, il montait à cheval et partait au hasard, entraînant un escadron de patients qui le ramenaient joyeux et valides.

Discret et sérieux avec les gens graves, fou avec les fous, il était de tous les écuts, dessinaient avec les peintres, herboraissait avec les botanistes et, avec les gens qui savaient écouter, il contait à merveille.

Une pièce de l'appartement du docteur, transformée en atelier, servait de refuge aux infirmes dans les mauvais jours, lorsque la neige couvrait les cimes avoisinantes ou lorsque le bruyard s'abattait sur la vallée.

Le pastel était alors en grande faveur, et les murs de l'atelier étaient tapissés de portraits. Un Arabe, sergent dans les zouaves, qui une blessure grave avait amené à l'hôpital de Bârges, y fleurait à quatre ou cinq exemplaires; puis c'était un guide, un vétérinaire de la garnison, un vieux pasteur de la vallée, de jeunes montagnards riches coiffés du capulet rouge, et enfin la cuisinière de madame B..., que l'un des habitués de l'atelier avait décorée d'un bonnet de poivre, d'une paire de papillotes rouges, de deux bufflottes croisées et d'une pipe couronnée d'un usage de fumée.

Dans un coin, le docteur lisait ses journaux et sa correspondance, dans un autre coin, quelque profane, inhabile à manier le crayon, faisait une lecture à haute voix, pendant que

— Et puis, interrompit Albert, le hasard est un grand original qui a toujours été favorable aux docteurs.

— Merci ! dit James en s'inclinant.

— Je ne parle pas pour vous, reprit Albert, vous êtes plus étouffant encore que le hasard.

— Moi, pronouça le secrétaire botaniste, je fais grand cas de la *vinca major*; botaniquement parlant, elle est rare dans les Pyrénées, ensuite c'est l'emblème du premier amour; tandis que le *dianthus moschatus*, vulgairement appelé margarisée, l'emblème de l'enfance, se rencontre partout.

— Tu quoque ? dit Paul du ton de l'effilcation la plus profonde.

— Ensuite, mon cher, ajouta Lucien, vous n'avez eue que la peine de vous baisser; avouez que le jeune docteur y a mis un peu plus du sien.

— Petit audacieux ! s'écria Paul en riant.

— Eh bien, capitaine ? demanda madame B.....

— Mon siège est fait, je ne recule pas ; c'est maintenant une question d'amour-propre; deux systèmes sont en présence, messieurs, vous serez juges.

— Les armées seront loyales ? demanda le docteur.

— Nous agissons au grand jour.

— Point de jalousie, point de haine !

— Nous sommes concurrents et non pas ennemis.

— J'accuse pour Edouard, messieurs, continua James, et je vous demande le secret, même avec lui.

— C'est convenu.

La servante vint appeler le docteur.

« Une *vinca major* ! » murmura le botaniste, je lui demanderai s'il l'a arraché la tige. »

Le docteur entra conduisant notre jeune voyageur du pont d'Enfer.

« Ma bonne amie, dit-il, messieurs, je vous présente le docteur Edouard Colleville. »

III.

Le docteur James avait prédit les destinées d'Edouard, il eut en peu de temps un véritable succès dans la petite colonie de Barèges. Il n'y avait pas une cavalcade dont il ne fit partie, pas une ascension où il ne fut des premiers. Il devint le héros de la charade et fit pâlir l'astre jusque-là victorieux d'Albert. Il herborisait avec le secrétaire intime, il faisait de la minéralogie avec le capitaine Lucien, il extravaquait avec Albert, et dessinait à sa manière, dans l'atelier de madame B....., de petites maisons et de petits bonshommes.

Edouard fut désormais de toutes les excursions de la famille espagnole; il avait suppléé Esteban dans le droit de porter le fameux album; il était le collecteur et le préparateur en titre des fleurs du mémorial; aussi devons-nous dire qu'il n'en était pas, comme dans le principe, un dépit desintéressé des plus ordinaires de la Floré des Pyrénées, l'allum devint un herbier véritable, riche de sept à peine connu dont la découverte faisait le désespoir du secrétaire intime.

Bien qu'il y eût entre la belle Espagnole et mademoiselle Eugénie Colleville, la sœur d'Edouard, une entière opposition de caractère, on peut-être même à cause de cette opposition, il régna bientôt entre les deux jeunes filles une étroite intimité. Nous oserions pas affirmer que l'esprit distingué d'Eugénie, cette grâce native qui se lisait dans toute sa personne, aient eu quelque influence sur le caractère majestueux et digne de Carola, mais cependant il en était des deux amies comme de deux couleurs opposées qui, au point de contact, semblent se confondre et se nuancer l'une par l'autre.

Le général était souvent retenu au logis par les soins qu'il devait à sa santé. Madame Colleville ne sortait jamais du village, l'escorte des deux jeunes filles était confiée au dévouement fraternel d'Edouard, à la prudence éprouvée du capitaine Lucien, et d'ailleurs Esteban et Charlet étaient toujours de l'arrière-garde. On parcourait de la sorte, presque chaque jour, tous les environs de Barèges. Les jeunes filles, au premier rang, montaient les deux jolis chevaux aragonais, Carola silencieuse, Eugénie riant et chantant; puis venait Edouard et Lucien, l'un fou, l'autre grave et tous deux amoureux; enfin le guide et le domestique. On mettait pied à terre, on s'engageait dans les petits sentiers de la montagne. Lucien offrait son bras à Eugénie, Edouard prenait celui de l'Espagnole et s'épauillait en vains efforts pour lui faire partager cet enthousiasme, ces poétiques dans que donne l'air pur des lieux élevés, et l'aspect magique des sublimes créations de la nature.

Ce n'est pas à dire que la fille du général fut toujours présente, dédaigneuse même, comme au pied du pont d'Enfer; le docteur James l'avait bien jugée en lui reconnaissant un sentiment de juste appréciation de tous les actes qui s'élevaient au-dessus des faiblesses de l'existence mondaine. Elle ne savait pas rire et elle souriait à peine aux saillies ou Edouard mettait le plus de verve, mais ce qu'elle avait compris, ce qu'elle n'avait pas oublié un instant, c'était l'acte d'intimidité du jeune homme, et à ce titre la pervenche obtenait une certaine préférence sur les autres fleurs de l'herbier. Accepter Edouard pour son cavalier ne pouvait être non plus de sa part un acte irréfléchi; elle savait avoir auprès d'elle un frère, un ami dévoué, d'un courage égal au sien; elle ne pensait pas que ce pût être un amant.

Le pic de Bergons, qui s'élevait sur la gauche de la route de Barèges à Luz, était le seul des points avoisinant Barèges qu'Edouard n'eût point visité. L'atelier du docteur James avait résolu de s'y porter en masse; mais don Sébastien avait témoigné le désir d'être de la partie, et il avait fallu attendre que ses conseils, — James et Edouard, — lui permissent les fatigues, d'ailleurs minimes, de cette ascension qui peut se faire entièrement à cheval. La promenade projetée devait donc avoir le caractère d'une fête, puisqu'elle allait constater le réta-

bissement du général. James, voulant que la réjouissance fût complète, proposait d'emmener un violon et d'organiser un quadrille sur le plateau de cent mètres carrés qui couronne le pic. Pour le botaniste c'était mieux qu'une fête, c'était une question de science; il avait cru voir à une première visite, interrompre fort mal à propos par un gros nuage, une variété de la *soldanella montana* qu'il n'avait rencontrée nulle autre part, et qu'il se proposait de rechercher avec le plus grand soin.

Enfin arriva le jour désigné; une cavalcade nombreuse, dont le noyau était composé de nos connaissances de l'atelier, se rassembla lentement devant la maison du docteur James, et s'ébranla en désordre. Parmi les dames, étaient madame B....., Carola, Eugénie; parmi les cavaliers, Lucien, le capitaine Paul, le docteur James, Edouard et le général. L'arrière-garde, commandée par Albert, investi des fonctions de fourrier, et composée d'Esteban, de Charlet et de deux autres guides, était partie une heure auparavant avec des provisions.

Le botaniste avait pris la tête, piquant et fomentant son cheval et se hâtant de s'être levé trop tard pour faire partie de l'avant-garde. Il frémissait en songeant à la présence, sur le plateau, de cette troupe inoffensive, bêtes et hommes. Il voyait en imagination les chevaux, les guides et ce jeune fou d'Albert, piétant au hasard sur cet espace découvert, sans que personne prit garde à lui, ménageant sa découverte — et Et ce ne sera pas facile, se disait-il, d'avoir prévu Albert; je lui en ai certes assez nettement décrit le caractère :

— Fleur violet pourpre; calice monophylle persistant, quinquefidé; corolle gamopétale à limbe élargi; un ovaire supère; capsule monoculaire; périsperme charnu; feuilles radicales en rein; tige de 5 à 6 pouces. — C'est cependant bien précis ! Elle était au sud-ouest du plateau, du côté de la route de Gavarnie, au pied d'une roche de couleur grise. Dieu veuille qu'il s'en souvienne ! »

Edouard et Lucien suivaient à pied, poussant en avant leurs chevaux, et tenant en main ceux des deux amis. Paul travaillait à la conquête du général en causant stratégie; et le docteur James courait sur les flancs de la colonne, stimulant les uns ou calmant l'ardeur des autres.

A cent mètres du sommet, le secrétaire intime perdait patience; il se cinquante mètres, il mourait d'inquiétude; à trente mètres, il se prit à hâler Albert.

« Ho ! ho ! dit-il, avez-vous aperçue ? »

— Qui ? répondit Albert.

— Ma plante, ma primulaée, ma *soldanella montana* ?

— Ah ! parbleu ! dit Albert, d'un air de triomphe.

— Eh bien !

— Eh bien ! je n'y ai pas pensé du tout.

— Malleureux ! dit le botaniste en mettant pied à terre.

— Et comment voulez-vous que je la trouve, reprit Albert; nos hommes sont couchés dessus.

— Les inséparables ! s'écria le secrétaire intime. Et pendant que son cheval prenait seul et patiemment le chemin frayé, il voulait gravir par la ligne droite. S'aidant des pieds et des mains, s'accrochant aux roches et aux herbes, glissant, tombant et roulant, il arriva enfin sur le plateau, mais le dernier, et courut tout haletant à la recherche de son trésor.

Le panorama de montagnes qu'on découvre du sommet du pic de Bergons, est l'un des plus majestueusement pittoresques de toute la chaîne des Pyrénées. Le pic, dont la forme est celle d'un cône à peu près régulier, s'élève presque seul au centre d'un hémicycle immense.

À l'extrême droite est la jolie vallée de Luz, séparée de la vallée de Gauleterets par une muraille de montagnes grises et arides, au pied de laquelle le petit village, chef-lieu du canton, se dessine comme une étoile d'ardoise.

À l'extrême gauche s'élevaient les blanches aiguilles du pic de Néouville (vieux nom), le pic d'Escoubens, les montagnes qui dominent la vallée d'Héas; puis, dans le fond, le Marboré, immense muraille qu'on dirait, de loin, bâtie par la main des hommes, tant elle est régulière; et au milieu de laquelle s'ouvre cette brèche de trois cents pieds en carré que le preux Roland pratiqua, dit-on, en deux coups de sa vaillante épée.

Au-dessous du Marboré, le fameux cirque de Gavarnie, avec sa cascade de deux cents pieds de chute, laquelle, du sommet de Bergons, à sept lieues de distance, ressemble à un filon d'argent. Enfin sur la droite, reliant le Marboré à la vallée de Luz, une longue suite de montagnes qu'on appelle les arêtes du Vignemale.

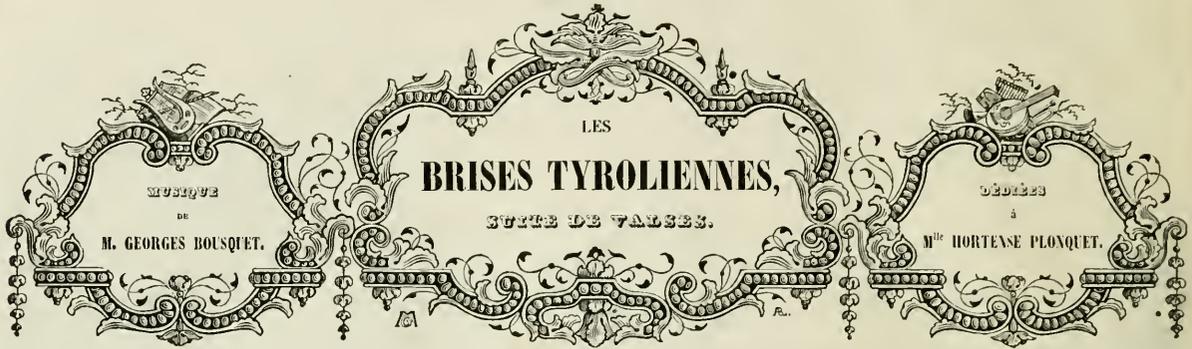
Dans l'intérieur de l'hémicycle, serpente, le long d'un gavage sombre et profond, la route qui mène à Gavarnie; puis on distingue Héas, sa chapelle, dédiée à la Vierge, et cette vallée qu'on nomme le Chaos, dans laquelle gisent un désordre d'immenses débris de roche arrachés des montagnes voisines à l'époque sans doute où les Titans, entassés Ossa sur Pélion et Pyrène sur Apennin, assaillaient, à coups de montagnes, Saturne retranché dans le ciel.

Edouard et Carola se placèrent à l'extrémité du plateau, sur une roche qui en formait le point culminant. L'Espagnole était appuyée sur le bras du jeune homme; pour la première fois, elle semblait émue de ce spectacle immense, son regard brillait, une vive rougeur colorait son visage; le feu sacré animait enfin la belle statue.

« Voyez-vous, disait Edouard, ce champ clos magnifique, voyez-vous ces héros, ces paladins dont nos poètes ont parlé ? Ils s'avancent l'épée au poing, escaladant les roches et les hautes montagnes; à leur tête marche le redoutable Roland; le Marboré s'élève pour leur livrer passage; ils s'abattent sur l'Espagne; et là-bas les attendent Bernard del Carpio, les chevaliers de Castille, et la vallée sinistre de Roncevaux ! »

A. GERMOND DE LAVIGNE.

(La suite au prochain numéro.)



Allegro vivo.

1. *Piano.*

Musical score for the first piece, starting with a treble and bass clef, a key signature of two flats, and a 4/4 time signature. The score includes dynamic markings such as *fz*, *cres.*, and *F*. It features a first ending section marked 'FIN.' and concludes with a double bar line.

2.

Musical score for the second piece, in 3/4 time. It includes dynamic markings like *f fz*, *ff*, and *P*. The score contains two first ending sections labeled '1^{re} Fois.' and '2^e Fois.', followed by a final section marked 'FIN.'

3.

Musical score for the third piece, in 4/4 time. It includes dynamic markings such as *p*, *fz*, *cres.*, and *f*. The score concludes with a final section marked 'FIN.'

This page contains six numbered sections of piano music, each consisting of a grand staff (treble and bass clefs).
Section 4: Starts with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). It features a complex rhythmic pattern in the right hand with dynamics *ff*, *p*, and *f*.
Section 5: Changes to a key signature of two flats (Bb, Eb) and a 3/4 time signature. It includes dynamics *p* and *cres.*.
Section 6: Also in two flats and 3/4 time, featuring triplets and dynamics *f* and *fz*.
The page concludes with a section marked "FIN." and a signature "Procédés d'E. DUVYERGEN."

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX DU 1^{er} TRIMESTRE DE L'ANNÉE 1845.

Sciences médicales.

Antonie et physiologie. — M. Magendie, rapporteur de la commission d'hygiène, nommée par le ministre de la guerre, a dans la séance du 20 octobre, un mémoire ayant pour titre : *Etude comparative de la salive parotidienne et de la salive mixte du cheval, sous le rapport de leur composition chimique et de leur action sur les aliments.* Il résulte du travail de la commission que la salive parotidienne du cheval est sans action sur la fécale crue et à l'état d'empois à la température de 40° à 75°. La salive mixte, c'est-à-dire celle qui résulte du mélange dans la bouche des sécrétions de toutes les glandes salivaires, transforme instantanément en sucre l'empois de fécale à la température de 40° et agit de même, mais lentement, sur la fécale crue à la même température. La salive mixte du cheval présente une grande analogie avec celle de l'homme. Enfin, les expériences de la commission lui ont démontré que la salive ne sert qu'à moullir le bol alimentaire, et à dissoudre les matières solubles, mais qu'elle joue un rôle clinique dans le premier acte de la digestion.

Du cœur, de sa structure et de ses mouvements, par M. Parclappe. — L'auteur, qui a présenté son travail au concours de physiologie expérimentale, indique ce qu'il y a de nouveau dans les résultats auxquels il est arrivé relativement à l'anatomie et à la physiologie du cœur. Relevant aux vues d'Harvey et de Haller, dont se sont déviés pas les expérimentateurs modernes, M. Parclappe ne considère pas les oreillettes comme de simples réservoirs dont la contraction n'est que partielle et à peu près insignifiante comme force d'impulsion, et ne pense pas que la diastole des ventricules détermine à leur orifice auriculaire une sorte d'aspiration du sang contenu dans les oreillettes. Il résulte pour lui de son observation que : 1° tant que la circulation n'est pas notablement troublée, les oreillettes se contractent dans toute l'étendue de leurs parois, et se vident complètement de sang par leur propre action comme l'avaient admis Harvey et Haller; 2° dans les mêmes conditions d'intégrité de la circulation, les ventricules se contractent jusqu'à l'effacement de leur cavité.

Étude de la conformation du cœur, dans un assez grand nombre d'espèces animales, a conduit l'auteur à reconnaître que le rôle actif des appareils valvulaires prédominant chez l'homme se restreint graduellement à mesure qu'on descend l'échelle des vertébrés, pour disparaître dans les espèces inférieures.

Développement des os. — MM. Brullé et Huguency se sont livrés à des expériences ayant pour but d'éclaircir cette question si intéressante et qui depuis quelques années est un objet d'étude et de controverse. Voici quelques-uns en résumé les conclusions de leur travail. Il y a dépôt de parties osseuses nouvelles, soit à la face inférieure, soit à la face externe des os, mais non sur toute l'étendue de ces faces à la fois. Sur les points où ce dépôt ne se fait pas, il y a absorption, et la resorption sur une des faces correspond ordinairement à un point de la face opposée où le dépôt de parties nouvelles a lieu.

Les os se développent en diamètre par le dépôt de parties nouvelles à la face externe, comme l'ont observé Duhamel et M. Flourens; l'accroissement en longueur se fait par le dépôt de parties nouvelles aux extrémités, ainsi que l'a démontré ce dernier observateur, tandis que le corps de l'os des os extrêmes serait résorbé comme Hunter paraît l'avoir indiqué. Les épiphyses se développent séparément à la manière des os longs. Les os plats se développent comme les os longs. Enfin, le périoste et la membrane médullaire, doués des mêmes propriétés, sont alternativement les organes du dépôt et de la resorption des parties osseuses.

MM. Brullé et Huguency ont encore observé qu'arrivés à l'âge adulte, les os deviennent moins aptes à se colorer sous l'influence de la garance, par exemple. Le travail d'ossification étant alors beaucoup moins actif, cette aptitude à la coloration finit même par cesser complètement, suivant les auteurs du mémoire. Leurs expériences confirment, en les expliquant, les faits observés par MM. Serres et Boyer, mais envisagés à ce point de vue, ces faits n'ont plus rien de contraire à la théorie de Duhamel confirmée et développée par les beaux travaux de M. Flourens.

Dans une note communiquée le 8 décembre à l'Académie, le savant secrétaire fait observer que dans ses Recherches sur le développement des os, 1842, il avait dit positivement qu'à une certaine époque les os cessent de croître et qu'après cesse en même temps la rénovation rapide de leur substance. De nouvelles expériences lui ont démontré que les fètes des os cessent continuellement, pendant l'accroissement en longueur, que le périoste résorbe l'os comme la membrane médullaire et que celle-ci produit l'os comme le périoste.

Nerfs du péritoine. — M. Pappenheim, dans une lettre à M. Flourens, rappelle, à propos du mémoire de M. Bourgois sur les nerfs des membranes séreuses, qu'il a publié en 1840 une notice sur la structure du péritoine. Ayant répété les observations de M. Bourgois au moyen de l'acide nitrique étendu, il dit avoir reconnu que les fibres qui blanchissent sous l'influence de ce traitement, sont du tissu cellulaire et non des nerfs, tandis que les nerfs eux-mêmes sont noirs, suivant M. Pappenheim, apparaissent sous l'influence de l'acide acétique. M. Bourgois répond à cette réclamation de l'anatomiste allemand, qu'il ignorait que des nerfs eussent été signalés dans les séreuses lorsque lui-même les y a vus et que quant à la nature de ces nerfs vu par lui, et à leur quantité, il se propose de démontrer à la commission, jour de son travail, qu'il n'y a point d'erreur de sa part.

Anthropologie. — M. Guyon, chirurgien en chef de l'armée d'Afrique, a recueilli pendant la dernière expédition dans les monts Aurès, de nouveaux renseignements sur une variété de la race blanche signalée sur ce point de l'Algérie par plu-

sieurs voyageurs. Ces hommes blancs sont disséminés dans les tribus, plus nombreux dans quelques-unes que dans d'autres. Ils sont en grand nombre dans la petite ville de *Menna*, et surtout dans la tribu des *Mouchkays*, dont la langue offre, dit-on, quelques mots d'origine tulesque. Les blancs de l'Aurès sont de taille moyenne, ils ont le peau blanche, les yeux d'un brun et les cheveux blonds, s'allient facilement avec les Kabyles et les Arabes et passent dans les pays qu'ils habitent, dit-on, depuis fort longtemps, pour s'y être maintenus après l'expulsion de leur nation d'un pays voisin de l'Afrique.

M. Bory de Saint-Vincent, à l'occasion de cette note, rappelle que dans un mémoire lu à l'Académie, il signalait, il y a quelque temps, l'existence chez certains individus des tribus de l'intérieur de l'Algérie, les cheveux blonds ou roux et les yeux bleus. Il ajoute au témoignage de M. Guyon les portraits de plusieurs de ces hommes à peau blanche dont un appartenait évidemment, dit-il, au type septentrional goth ou vendal, type aussi bien conservé, aux environs de Constantine que dans le nord de l'Europe. Ces faits nous semblent peu favorables à la doctrine d'une race unique dont le pigmentum, modifié par le climat, aurait changé du blanc au noir, en passant par les degrés intermédiaires suivant la température.

Médecine. — M. Guyon a envoyé de nouvelles notes sur une maladie des régions tropicales, observée par lui aux Antilles et dans ces derniers temps en Afrique. Cette maladie consiste dans une affection de la muqueuse du gros intestin dont une portion plus ou moins considérable se détache et est rejetée quelquefois sous forme de tube; on y remarque dans certains cas des points spicelés, mais la grangrène ne s'étend jamais à toute la portion de membrane séparée de l'intestin.

Cétes et crétinisme en Algérie. — Le même observateur signale Bougie, Constantine, surtout Bidah et en général les contrées montagneuses et riches en végétation, comme les localités où le goitre s'observe en Algérie. Un seul crétin a été vu par lui, il était né dans les montagnes des environs de Bougie. L'extrait des mémoires de M. Guyon, inséré aux comptes rendus, ne donne aucun autre détail sur l'étiologie de ces affections.

Recherches sur l'état du sang dans les maladies endémiques de l'Algérie, par MM. Léonard et Foley. — La fibrine, les globules et les matériaux solides du sérum conservent leur chimie physiologique dans les fièvres intermittentes simples et même dans celles qui revêtent la forme pernicieuse; seulement lorsque, pendant un accès pernicieux, il se fait une congestion très-intense vers un organe, la quantité de fibrine augmente. Quand la fièvre devient rémittente ou continue, rien n'est changé dans les conditions normales du sang, mais la prolongation de la fièvre intermittente, les récidives nombreuses, diminuent la proportion des principes mentionnés ci-dessus et surtout des globules. Dans la dysenterie la quantité de fibrine augmente en proportion de l'acuité de l'affection. Ces faits sont en rapport avec ceux que MM. Andral et Gavaret ont signalés.

Emploi thérapeutique du suc gastrique. — M. Boyer, professeur de physiologie à Strasbourg, se fondant sur les propriétés dissolvantes ou désagrégatives du suc gastrique du chien, à la température de 58°, pense qu'on pourrait employer ce liquide à dissoudre les séquestres, les calculs biliaires, le cancer cérébriteux, les tubercules, les fausses membranes. L'auteur a vu le vomu de la vipère neutralisé par le suc gastrique, et pense que c'est à l'action de ce dernier qu'est due l'immunité de plusieurs venins ingérés dans l'estomac. Il serait à désirer que le professeur de Strasbourg confirmât, par un certain nombre d'observations pratiques, les théories que lui ont suggérées l'étude du suc gastrique.

Chirurgie. — M. Pétrouin, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, est l'auteur d'un mémoire sur une nouvelle méthode pour guérir certains anévrysmes sans opération, à l'aide de la galvano-puncture. Le travail de M. Pétrouin porte sur trois cas d'anévrysmes seulement; dans le premier, anévrysmes traumatique de la temporale formant une tumeur de la grosseur d'une amande, une seule séance de galvano-puncture suffit pour amener la coagulation du caillot qui remplissait la tumeur, la résorption eut lieu en quelques jours, et le malade guérit parfaitement. Dans un second cas, anévrysmes de l'artère ophthalmique et de ses branches d'origine, avec exophthalmie, M. Pétrouin avait lieu sans succès durable la carotide primitive. Il tenta la galvano-puncture, mais c'était la première fois qu'il employait ce moyen, le procédé opératoire laissait beaucoup à désirer, il échoua. Enfin chez un troisième malade affecté d'anévrysmes de la brachiale, suite d'une saignée malheureuse, une première séance de galvano-puncture rendit plus compacte la tumeur assez volumineuse, on appliqua ensuite la compression après avoir laissé les deux aiguilles à demeure; mais le malade se lassa de l'emploi de ce moyen et refusa de continuer aucun traitement.

La douleur causée par le courant galvanique est vive et ce n'est pas sans ce rapport que les malades supportent beaucoup à la substitution de ce moyen à la ligature; mais si, comme on peut l'espérer, l'expérience confirme l'utilité de la méthode de M. Pétrouin nous paraît avoir employé le premier sur l'homme, ce serait une découverte précieuse pour la chirurgie dans certains cas graves où la ligature n'a que peu de chances de succès. M. Pétrouin recommande d'employer dès le début un assez grand nombre de couples pour obtenir de suite un commencement de coagulation.

Traitement des luxations congénitales du fémur. — Cette affection avait jusqu'à présent résisté à toutes les tentatives que des hommes distingués avaient faites pour en triompher. Des gonitons de quelques jours, et à la condition de garder la position horizontale, faisaient bientôt place au retour de la luxation dès que le malade essayait de marcher. C'est d'abord fait grave en chirurgie qu'une guérison bien constatée de luxation congénitale du fémur. M. Pravaz a bien de se féliciter d'être arrivé à un semblable résultat, et nous espérons qu'il publiera le mémoire adressé par lui sur ce sujet à l'Académie. Nous faisons aussi des vœux pour que son travail

soit l'objet d'un rapport, mais nous espérons peu que nos vœux soient exaucés.

Hygiène navale. — On doit à M. Poiseuille un mémoire sur l'importante question de la ventilation des navires. L'auteur n'a pas de peine à démontrer que l'air non renouvelé qu'une navire emporte avec lui, quand il quitte un port ou régate la peste, par exemple, est la principale, sinon la seule cause du développement ultérieur de la maladie parmi l'équipage arrivé dans des contrées salubres. De tout temps, d'ailleurs, on a reconnu la nécessité de renouveler l'air dans toutes les parties du navire, et à mesure que la science a reçu des applications plus éclairées à cet égard, on a vu diminuer le scorbut et tant d'autres affections mercurielles qui ne se voient aujourd'hui que par exception, tandis qu'autrefois elles étaient endémiques sur les vaisseaux. L'appareil proposé par M. Poiseuille consiste dans des tubes d'aspiration munis de soupapes et qui permettent à la fois d'établir un courant d'air dans toutes les parties du navire et de les fumer. Malheureusement cet appareil nécessite, pour être appliqué, une modification fondamentale dans les dispositions d'arrimage. En supposant que les constructeurs de navire ne voient dans le plan de M. Poiseuille rien d'opposé aux théories de leur science, il sera bien difficile d'obtenir des armateurs et de la marine marchande une dérogation à leurs habitudes, surtout s'ils croient que, d'après le plan proposé, le navire aurait une capacité moindre. On sait que les considérations hygiéniques figurent tout au plus pour mémoire, dans les théories qui président à l'armement de nos bâtiments marchands en général.

Bulletin bibliographique.

Études sur l'Hydrothérapie, ou traitement par l'eau froide, faites pendant un voyage en Allemagne, par M. le docteur JAMES. — Paris, 1846, Gernier-Baillière.

Le traitement par l'eau froide appliqué depuis longtemps avec mesure à certains cas pathologiques est devenu, comme on sait, entre les mains d'un cabaretier de Slesie, une méthode empirique, une soi-disant panacée. Il est assez bizarre que ce soit un marchand de vins qui ait mis en vogue l'hydrothérapie; quoi qu'il en soit, Priessnitz, le cabaretier en question, est venu à propos. L'homœopathie était morte avant son inventeur, il fallait bien que quelque chose la remplaçât pour nos voisins d'outre-Rhin, qui ne peuvent vivre sans quelque système étrange. Priessnitz a donc été bien tôt à la mode. On est accouru autour de sa baignoire comme autrefois autour du baquet de Mesmer. On a donné à son traitement un nom grec, dit-il est parfaitement innocuit et bien tôt la mode de l'hydrothérapie, devenue une fièvre, une maladie, a reçu, de quelque plaisir sans doute, le nom d'hydrophobie, tandis que les médecins qui l'avaient s'appliquent pompeusement hydrophobes. On en rencontre beaucoup dans tout le pays german et en Italie, d'ici à quelque temps nous les verrons en France; l'hydrothérapie sera bien tôt à son apogée. Ce sera le moment de dire, comme autrefois Boyer, Dépêcheons-nous d'employer ce remède pendant qu'il guérit encore.

Mais, au milieu de cet enthousiasme, de cette application aveugle d'une même méthode à tous les maux, n'y a-t-il pas quelque chose de bon, n'y restera-t-il pas quelque chose d'utile dans la pratique médicale?

Les phénomènes physiologiques qui se produisent dans le traitement par l'eau froide sont trop réels, trop bien démontrés, pour qu'on puisse douter qu'il ait du bon dans l'hydrothérapie. Cette méthode morte donc qu'on l'étudie, qu'on observe avec impartialité ses effets, pour décider quels sont, parmi les moyens employés, ceux qu'il faudra conserver, et dans quelle circonstance on doit en faire l'application.

C'est ce que fait M. James. Il s'est soumis lui-même aux épreuves hydrothériques, et c'est le résultat de son observation personnelle qu'il nous expose.

L'établissement de Priessnitz n'est pas le seul, en Allemagne, où l'hydrothérapie soit appliquée. Des médecins, des hommes instruits ont déjà distingué ce que l'empirisme du villageois slesien avait confondu. Lui-même, après avoir bel et bien tué, suivant toutes les règles hydrothériques, des malheureux atteints de pneumonie ou de ramollissement du cerveau, est devenu plus sensible à les donner pour rien, l'application de sa panacée.

M. James donne, sur le traitement par l'eau froide, des détails curieux; mais il n'a pas continué plus de deux jours ses expériences sur lui-même; et quand on se représente les épreuves qu'il a subies, on lui sait gré de son courage. Un pareil usage de l'eau est vraiment fait pour rendre hydrophobe, et l'hydrothérapie si elle peut en Angleterre et en Amérique, nous semble devoir émaner infailliblement la dissolution des sociétés de tempérance.

Nouvelle Bibliothèque des romans anciens et modernes, français et étrangers, publiés dans le format in-18, dit format Cazin, à 1 fr. le volume. — Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60.

Si la confrérie qui a rime la librairie française, elle a du moins proposé public par l'abaissement du prix des livres. Nos éditeurs cherchent, depuis quelques années, avec un louable esprit de concurrence, à trouver dans les combinaisons typographiques le dernier mot du bon marché. Le format anglais n'était qu'un premier pas fait dans cette voie; voici venir le format dit Cazin, qui semble les colonnes d'Hercule de la librairie économique. Il ne reste plus qu'à aller au delà, qu'à faire des livres plus petits que le monde, que de les toucher après toute sorte de gains dans les éditions omnibus des cabinets de lecture, que ceux-là aient. Ils ne feront pas la fortune de l'éditeur, mais ce n'est pas la question; et peu leur importe que l'éditeur se ruine, pourvu qu'ils se satisfassent eux-mêmes à si bon marché.

Il n'y a guère autre chose à faire, à l'égard d'une entreprise de ce genre, que de la signaler au public. Les œuvres qui la composent ont un caractère et des longitudes inusités. L'ensemble et la réunion de ces œuvres est un fait qui porte son intérêt dans son encochenement même; nous en dirons autant au prix.

Que ceux donc qui veulent se composer une petite bibliothèque pour la campagne, que ceux qui trouvent plus convenable, à prix presque égal, de lire les ouvrages de la collection Cazin dans les trains, que ceux qui ont des loisirs, que de les lire après tout le monde, que de les toucher après toute sorte de gains dans les éditions omnibus des cabinets de lecture, que ceux-là aient. Ils ne feront pas la fortune de l'éditeur, mais ce n'est pas la question; et peu leur importe que l'éditeur se ruine, pourvu qu'ils se satisfassent eux-mêmes à si bon marché.

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

9, RUE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN, PRÈS LE BOULEVARD.



Le plus bel établissement de nouveautés créé dans la capitale, il rappelle nos riches expositions de l'industrie. — Toutes les étoffes s'y trouvent à profusion, les belles soieries de Lyon, les velours pour bals et soirées, les châles de France et de l'Inde, les mérinos-patrilie, la toile, les organés, les meubles brochés, damas et velours de laine, les dentelles, la lingerie confectionnée, la bonneterie, la chemiserie, etc. — Les dames sont sûres d'y rencontrer les plus beaux assortiments d'étouffes en tous genres et à des prix très-modérés. Toute liberté est acquise pour l'échange et le remboursement des marchandises qui ne conviendraient pas après un nouvel examen.

ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ M. FAGUET, RUE RICHELIEU, 95; ET CHEZ TOUTS LES PARFUMIERS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

5 francs la BOUTEILLE

SIROP DE THRIDACE

2 fr. 50 c. la 1/2 BOUTEILLE

Sur pur de laïche sans opium, SEUL AUTORISÉ comme le plus puissant CALMANTE de tout état nerveux, spasmes, douleurs agitations, crampes, insomnie, irritation de poitrine, d'estomac, de vessie. — PHARMACIE COLBERT, passage Colbert.

Rue Richelieu, 404, vis-à-vis l'Hôtel des Princes, près le boulevard.

BRITISH TAVERN, TAVERNE BRITANNIQUE,

Restaurant anglais à l'usage du beau monde.

AVIS. --- CHOCOLAT MÈNIER.

Le CHOCOLAT MÈNIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs; sa forme particulière, ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Je dois prévenir le public contre cette fraude. Mon non est sur les tablettes de CHOCOLAT MÈNIER, aussi bien que sur les étiquettes, et l'effigie des médailles qui y figurent est la *fac-simile* de celles qui m'ont été décernées, à trois reprises différentes, par le roi et la Société d'encouragement. Ces récompenses honorables m'autorisent à faire distinguer le CHOCOLAT MÈNIER de tous les autres. L'heureuse combinaison des ingrédients que je possède dans mon usine de NOISEL, et l'économie d'un moteur hydraulique, m'ont mis à même de donner à cette fabrication un développement qu'elle n'avait jamais atteint. Ce CHOCOLAT, par le seul fait de ses qualités et de son prix modéré, obtient aujourd'hui un débit annuel de plus de 500 milliers, et s'est acquis une réputation méritée. — Dépôt principal, PASSAGE CHOISEUL, 21, et chez MM. les pharmaciens et épiciers de Paris et de toute la France.

VIN de Bordeaux GRUAUD LA ROSE

DE M. LE BOY SARGET.

SEUL DÉPÔT Chez RIVET jeune, déjà connu pour la vente des vins de Champagne MOËT et CHANDON, Boul. Poissonnière, N° 8 à Paris.

On ne trouve que dans cette maison les VÉRITABLES POUDRES de JULIEN pour le collage des vins.

LONGUEVILLE, 10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français. CHEMISES.



M^{me} LACOMBE, rue du Pont-Neuf, donne tous les jours chez elle des consultations sur le passé, le présent et l'avenir. Elle se rend aussi chez les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

la ligne. Il résulte de cette combinaison, qu'une annonce de six lignes, insérée dans les dix journaux, ne coûte que ONZE francs.

- DROIT;
- PATRIE;
- FRANCE;
- NATION;
- VILLES ET CAMPAGNES;
- ESPRIT PUBLIC;
- ESTAFETTE;
- MESSAGER;
- REFORME;
- UNIVERS;

COMPAGNIE DE PUBLICITÉ

4, RUE VIVIENNE.

Les annonces dans les DIX journaux suivants, formant plus de 40,000 abonnés de toutes les classes, de suite, rue Vivienne, 4, et chez MM. les toutes les opinions, coûtent 2 fr. 20, courtiers de publicité.

La Compagnie a aussi traité des annonces de L'ILLUSTRATION, S'adresser au siège de la Compagnie, rue Vivienne, 4, et chez MM. les courtiers de publicité.

Librairie PAULIN, 60, rue Richelieu.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, — VARIÉTÉS CURIEUSES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS. — 10 VOLUMES IX-18.

EN VENTE : TOME III. — CURIOSITÉS BIOGRAPHIQUES.

SOMMAIRE : Particularités physiques relatives à quelques personnages célèbres. — Bizarries, habitudes et goûts singuliers de quelques personnages célèbres. — Fécondité de quelques écrivains. — Surnoms historiques. — Morts singulières de quelques personnages célèbres. — Personnages célèbres morts de chagrin, de joie, de peur, etc. — Morts de personnages célèbres causées par des accidents singuliers. — Personnages enterrés vivants. — Personnages qui ont fait leurs cercueils d'avance. — Personnages qui se sont fait passer pour morts. — Des morts prédites. — Des suicides. — Des épitaphes. — Personnages célèbres enfermés dans des cages de fer. — Évasions singulières de quelques prisonniers célèbres. — Des faux princes et de quelques imposteurs célèbres. — Des personnages mystérieux. — Des rivaux auteurs, musiciens, peintres, serruriers, etc. — Des éunuques. — Des faux guerriers. — Rapprochements biographiques. — Erreurs populaires concernant quelques personnages célèbres. — Mélanges.

Publiés précédemment : I. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — II. — CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

En préparation : IV. Curiosités des traditions, des mœurs, des croyances. — V. Curiosités militaires. — VI. Curiosités des beaux-arts et de l'archéologie. — VII. Curiosités philologiques et géographiques. — VIII. Curiosités historiques. — IX. Curiosités des origines et des inventions. — X. Curiosités anecdotiques.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 3 FRANCS.

SOUS PRESSE : IV. CURIOSITÉS DES TRADITIONS, DES MŒURS ET DES CROYANCES.

FORMAT CAZIN A 4 FRANC LE VOLUME.

Nouvelle Bibliothèque des Romans anciens et modernes, à meilleur marché que les contrefaçons belges. — Ouvrages publiés : EUGÈNE SUE : Les Mystères de Paris, 40 vol., 40 fr. — Mathilde, 6 vol., 6 fr. — Arthur, 4 vol., 4 fr. — La Salamandre, 2 vol., 2 fr. — Le Juif Errant, 10 vol., 40 fr. — ALPHONSE KARR : Geneviève, 2 vol., 2 fr. — Sans presse : Louis Remyard ; Jérôme Paturot, 2 vol., 2 fr. — JULES SANDAUR : Mariana, 2 vol., 2 fr. — Le Docteur Herbeau, 2 vol., 2 fr. — Vaillance et Richard, 4 vol., 4 fr. — ALEXANDRE D'AVESSE : La duchesse de Mazarin, 2 vol., 2 fr. — EUGÈNE SUE : A tar Gull, 1 seul vol. au lieu de 2 vol. in-8°, 1 fr. au lieu de 15 fr. — Paula Monti, 2 vol., 2 fr. — Deleytar, 1 vol., 1 fr. — Flick et Plock, 1 vol., 1 fr. — Le marquis de Lotoirès, 4 vol., 4 fr. — En préparation : tous les romans de M. Eugène SUE, un choix des meilleurs romans modernes, les romans classiques de mesdames Cottin, de Geoffroy, de La Fayette, Riccoboni, de Staël, de Tencia, etc. — Cazotte, Hamilton, Le Sage, Marivaux, Marmontel, Montesquieu, l'abbé Prevost, Scarron, Tressan, etc., etc. — Environ 200 volumes à 4 fr. — Chaque volume se vend séparément.

Centième anniversaire de la naissance de Pestalozzi.

Jean-Henri Pestalozzi naquit à Zurich, le 12 janvier 1746. Sa famille, d'origine italienne, s'était retirée dans cette ville, durant les troubles de la réformation. Elle y avait joui d'une grande fortune; mais quand le père de Pestalozzi mourut, il laissa sa veuve dans l'indigence; une vieille gouvernante, nommée Barbara, éleva le jeune orphelin. Son dévouement inspira à l'enfant conlié à ses soins cette foi vive dans les vertus du peuple et cet attachement pour les classes pauvres, qui devaient exer-

cer une si grande influence sur le reste de sa vie. A peine sort de l'enfance, Pestalozzi se mit à travailler à l'amélioration et au bonheur de ses semblables. Il fonda, en 1775, dans le canton d'Argovie, un *collège agricole pour les enfants pauvres*, et il y joignit une école, afin de pouvoir instruire les enfants en leur faisant gagner leur vie.

Cette tentative ne fut pas heureuse. Après plusieurs années de fatigues et de privations, il se vit forcé d'y renoncer. Mais



(Monument élevé à la mémoire de Pestalozzi, à Birr, canton d'Argovie (Suisse).)

l'adversité ne put l'abattre; il attendit patiemment des temps meilleurs, et publia, en 1781, une nouvelle intitulée *Léonard et Gertrude*, qui obtint, en Suisse et en Allemagne, un succès populaire. En 1798, le canton d'Unterwald l'invita à fonder une école dans le bourg de Stantz, qui venait d'être incendié pendant la guerre de la révolution. Il y consentit, quoiqu'il ne reçût aucun fonds du gouvernement, et qu'il n'eût point des ressources pécuniaires suffisantes pour subvenir aux frais de cet

administration, qu'il fut contraint de les fermer, ses principes n'en continuèrent pas moins à se répandre, en Suisse, en France, en Allemagne et en Angleterre. Sa gloire éternelle sera, non-seulement d'avoir inventé un système d'éducation de beaucoup supérieur à tous ceux qu'il trouva établis, mais d'avoir appliqué le premier cette maxime de l'Evangile: « Les pauvres sont nos frères, » qui, pendant près de dix-huit siècles, était restée une lettre morte dans le livre de vie.

A l'âge de quatre-vingt-huit ans, Pestalozzi revint à Neuhof, cette propriété où il avait fondé sa première école. Il était plus pauvre que les mendiants auxquels il avait fait tant de fois l'aumône, il se voyait négligé et méconnu par ce monde pour lequel il s'était sacrifié; mais sa confiance en Dieu et dans l'avenir de ses idées, et la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir été utile à ses concitoyens, et de l'être plus encore après sa mort à la postérité, soutinrent son courage dans ces terribles épreuves. Dans son testament, daté du 15 février 1827, il déclara qu'il revenait à Neuhof pour y consacrer exclusivement sa vieillesse, comme il y avait consacré sa jeunesse, à l'éducation des pauvres; mais deux jours après il mourut à Brugg. Selon le désir qu'il en avait manifesté, on l'enterra, près de la maison d'école, à Birr.

Dix-huit années s'écoulèrent, et aucun monument ne fut élevé à la mémoire de Pestalozzi, aucune épithape ne signala à l'attention du voyageur le lieu où reposait sa dépouille mortelle. Cependant l'Europe entière mettait en pratique ses nobles théories. Partout des écoles se fondaient pour les enfants pauvres, partout le nom du *père Pestalozzi* était bené et révéré.

Enfin, la Suisse comprit qu'elle avait un devoir à remplir. Déjà, en 1855, le grand conseil de l'Argovie avait résolu de fonder une maison d'éducation, en l'honneur du père Pestalozzi. Des difficultés pécuniaires retardèrent l'exécution de ce projet. L'année dernière seulement, on s'en occupa sérieusement. Une souscription ouverte à Argovie et dans tous les cantons suisses, produisit 50,000 francs environ. Il en fallait 90,000 pour pouvoir acheter Neuhof, et y fonder un institut agricole en faveur des enfants pauvres. En attendant que cette somme soit complétée, et elle le sera bientôt, le gouvernement du canton d'Argovie a mis à la disposition du comité le château de Olsberg, et une étendue suffisante de terres.

Le 12 du mois dernier, le centième anniversaire de la naissance de Pestalozzi a été célébré à Birr, par l'inauguration d'un monument élevé à sa mémoire. Une foule nombreuse, dans laquelle on remarquait Henry Zschokke, et plusieurs vieillards qui avaient été les premiers élèves de Pestalozzi, assistait à cette pieuse et touchante cérémonie. Un de ces vieillards a aujourd'hui quatre-vingt-dix-huit ans. Le corps de Pestalozzi avait été retrouvé parfaitement conservé. Le monument funéraire dans lequel il a été déposé n'est pas encore complètement achevé; notre gravure le représente tel qu'il doit être.

On y lit l'inscription suivante :

PÈRE PESTALOZZI.

—
ICI REPOSE
HENRI PESTALOZZI,
NÉ A ZÜRICH, 12 JANVIER 1746,
DÉCÉDÉ A BRUGG, 17 FÉVRIER 1827.
SAIŒUR DES PAUVRES A ZÜRICH,
INSTITUTEUR DU PEUPLE DANS *Léonard* et *Gertrude*;
A STANTZ, PÈRE DES ORPHELINS;
A BURGENDORF ET A MÜNCHENBUCHSEE,
FONDATEUR DE LA NOUVELLE ÉCOLE DU PEUPLE;
A YVERDON, PRÉCEPTEUR DE L'HUMANITÉ;
HOMME, CHRÉTIEN, CITOYEN;
TOIT POUR LES AUTRES, POUR LUI-MÊME RIEN;
BENI SOIT SON NOM.
L'ARGOŒVE RECONNAISSANTE, 1846.

Outre le monument funéraire de Pestalozzi, nous reproduisons ici les deux faces de la médaille frappée en souvenir de la célébration du centième anniversaire de sa naissance.

DIORAMA. — La reexposition du tableau de *Fribourg* amène chaque jour au Diorama des visiteurs empressés de revoir cet intéressant ouvrage. Le passage progressif d'un beau jour de printemps à une froide journée d'hiver, la fraîche et riante verdure qu'une neige tardive vient peu à peu recouvrir, tel est le curieux spectacle que cette toile présente aux yeux émerveillés de la vérité de la scène et de l'art avec lequel elle est rendue.

L'intérieur de l'église *St-Marc* avec la cérémonie de la présentation du Doge, et les deux premiers aspects du *Déluge* continuent d'être exposés en même temps que la vue de *Fribourg*.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'armée grecque mit dix années au siège de Troie.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISAKOFF, libraire-éditeur commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinof-Dvor, 22. — F. BELLIZARDI & C^e, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Polic, maison de l'église hollandaise.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE & C^e, rue Damiette 3.



(Médaille f. frappée en l'honneur de Pestalozzi.)

établissement. L'expérience acheva de mûrir ses idées et de corriger les défauts de ses premiers essais. Il créa alors l'excellente méthode d'enseignement mutuel pratiquée plus tard par le docteur Bell, à Madras, et Joseph Lancaster, en Angleterre, sans que ni l'un ni l'autre connussent la découverte antérieure du philosophe de Zurich. Il ne nous appartient pas de raconter ici toutes les vicissitudes de sa vie. Rappelons seulement que ses mérites surpassèrent toujours son dévouement. De Stantz, il alla à Burgdorf; de Burgdorf à Hofweil, d'Hofweil à Yverdon. Mais si les établissements qu'il fonda eurent tellement à souffrir de son imprudente générosité, et, disons-le, de sa mauvaise